

## Analyse exégétique et psychopathologique du carmen 1, 10 de Propertius

Depuis quelques années, de rares historiens de la littérature latine, peu ou prou mâtinés de psychanalyse freudienne, se sont penchés sur la psychologie d'un Propertius, d'un Cicéron, d'un Tacite, et l'un ne saurait trop dire combien leurs études se sont avérées enrichissantes, tant ils sont parvenus à placer le sujet de leur quête dans une lumière qui l'éclairait enfin<sup>1</sup>. Nous avons cité pour Propertius J. P. Sullivan<sup>2</sup> et N. Tadic-Gillotiaux<sup>3</sup>, pour Cicéron, P. Briot<sup>4</sup> et, pour Tacite, l'un de nous<sup>5</sup>.

Dans la conclusion de son article, Madame Nicole Tadic-Gillotiaux déclare, avec une modestie à laquelle il convient de rendre un juste hommage: «Nous ne prétendons pas avoir reconstitué toute la personnalité de Propertius ni beaucoup expliqué son oeuvre, mais nous espé-

1 Il nous paraît hautement souhaitable que l'on constitue des équipes formées de philologues et de psychanalystes, qui se donneront pour mission de scruter plus profondément qu'on ne l'a fait jusqu'à présent le cas de certains écrivains antiques, connus pour avoir été homosexuels, voire bisexuels, bref, des psychopathes, ressortissant en tant que tels à la médecine psychopathique. Et puisqu'on applique la psychocritique à la littérature française, comme l'a fait avec tant de bonheur un Ch. Mauron en *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique* (Corti, Paris 1964) il n'y a pas de raison que la littérature antique ne profite pas du procédé. Au demeurant, «rendons à César» et n'oublions pas que, sans être historien de la littérature latine, le Dr. Logre dévoila aspects psychiques de Lucrèce qui, sans lui, fussent restés ignorés.

2 Cf. 'Castas odisse puellas. A Reconsideration of Propertius, I, 1', en *Wiener Studien* 74 (1961) p. 96 ss.

3 Cf. 'À la recherche de la personnalité de Propertius', en *Latomus* 24 (1965) p. 238 ss.

4 Cf. 'La psychologie des auteurs anciens', en *Latomus* 21 (1962) p. 835 ss.; 'Cicéron et son époque. Quelques orientations possibles de la recherche', en *Latomus* 22 (1963) p. 261 ss.; 'Deux remarques sur la psychologie de Cicéron', en *Latomus* 25 (1965) p. 743 ss.

5 Cf. J. Lucas, *Les obsessions de Tacite* (Leyde 1974).

rons avoir contribué à une approche plus objective de ce poète<sup>6</sup>. Tel est aussi notre propos. Mais ce n'est pas le seul. Nous espérons également parvenir à analyser certains traits de la personnalité de Properce, traits que les commentateurs semblent ne pas avoir voulu aborder pour des raisons apparemment éthiques, et le résultat de cette analyse nous permettra, nous l'espérons aussi, d'anéantir l'affirmation si souvent émise que Properce est un poète obscur.

Dès le principe, ce qu'il faut c'est le *symptôme-clé* ou la suite de symptômes-clés, c'est-à-dire l'élément insolite qui nous mettra sur la piste de ce qui constitue réellement la personnalité de Properce, étant entendu que nous employons ici ce mot médical parce que, à la suite des analyses de J. P. Sullivan et de N. Tadic-Gillotiaux, il est de toute évidence que, dans une mesure qui reste à établir, le poète témoigne une personnalité malade, déséquilibrée. Nous allons donc partir à la recherche de ce symptôme, lequel est la clé de son écart par rapport à la normale.

A notre avis, c'est dans le *carmen* 1, 10 que nous le trouvons. Comme vient de l'écrire excellemment L. Richardson Jr., «ce poème est, à certains points de vue, un pivot; il rappelle des poèmes tels que 4 et 5 et il fait un contraste marqué avec 9, auquel il est accolé comme pendant; il annonce 13 et des poèmes postérieurs dans le livre»<sup>7</sup>. Aussi nous paraît-il expédient d'analyser sur nouveaux frais le *carmen* 1, 10.

Comme les lecteurs de Properce le savent, un ami ou un proche du poète, Gallus, devenu amoureux de Cynthie, est le destinataire des poèmes 5, 10, 13 et, selon nous, 20, 21 et 22 du *Monobiblos*. Nous reviendrons sur cette dernière question à la fin de notre analyse. À propos du *carmen*, 1, 10, Richardson déclare: «L'incident qui le fait naître est surprenant, et le mouvement du poème passant de l'effervescence à la mélancolie et au mauvais pressen-

6 Op. cit., p. 273.

7 Cf. L. Richardson Jr., *Propertius, Elegies I-IV* (Oklahoma 1977) p. 173.

timent, bien que caractéristique de Properce, semble vraiment énigmatique»<sup>8</sup>.

D'autre part, dans son analyse du *carmen* 1, 13, l'éditeur américain se montre d'une perspicacité dont, à notre connaissance, aucun autre commentateur de Properce n'a témoigné avant lui: «Il y a certains sons concomitants qui n'annoncent rien de bon, spécialement dans la première partie du poème: que Gallus sera heureux de l'infortune de Properce, qu'il est *perfidus*, que Properce semble connaître la nouvelle maîtresse de Gallus de loin mieux qu'on ne connaîtrait une fille rencontrée seulement par hasard - effectivement mieux que Gallus lui-même [...]. Il est clair que le poème se veut énigmatique. *L'attitude à l'égard de Gallus semble curieusement ambivalente*<sup>9</sup>. La suspicion lancinante que la fille pourrait justement être Cynthie persiste et, si nous relisons 1, 5 et 1, 10, nous pouvons y trouver des traits qui la corroborent, à coup sûr rien qui en exclue la possibilité<sup>10</sup>.

Cette analyse est irréprochable: prudente dans sa démarche et, en même temps, hautement suggestive, elle ne laisse pas d'être ferme en son propos. Ce n'est cependant pas une raison suffisante pour l'adopter sans contrôle.

Notre contention va donc viser à l'application, dans une nouvelle analyse du *carmen* 1, 10, de la logique et de l'intuition de Richardson comme de la converse de son raisonnement: si la *puella* est Cynthie, le poème doit devenir, alors qu'il ne l'était et, si le poème devient clair, alors la *puella* est Cynthie<sup>11</sup>.

8 Ibid.: «The incident from which it springs is surprising, and the movement of the poem from ebullience to melancholy and foreboding, though characteristic of P., is apt to seem enigmatic».

9 C'est nous qui soulignons.

10 Op. cit., pp. 180-81: «They are certain sinister overtones, especially in the first part of the poem: that Gallus will be glad at P.'s misfortune, that he is *perfidus*, that P. Seems to know Gallus' new mistress far better than one would know a girl one had met only casually - indeed better than Gallus himself does [...]. Clearly the poem is meant to be enigmatic. The attitude toward Gallus seems curiously ambivalent. The nagging suspicion that the girl just might be Cynthia persists, and if we reread 1, 5 and 1, 10 we can find touches there to reinforce it, certainly nothing to exclude the possibility».

11 Il nous faut souligner ici ce qui, dans l'application psychocritique, va nous séparer de la philologie romane: par ses mille ans de tradition

*O iucunda quies, primo cum testis amori  
affueram, uestris conscius in lacrimis* (vv. 1-2).

P. J. Enk posait l'équation *quies* = *nox* et renvoyait à 1, 14, 9 où il en est bien ainsi, parce que *quies* s'y oppose à *dies*<sup>12</sup>. Mais ce n'est pas le cas ici. À notre estime, *quies* signifie «la fin», «l'apaisement», «le soulagement», «la délivrance», sens assez rare sans doute, mais qu'il a chez Cicéron, *Cat.*, 4, 4-7: *Alter [sc. Caesar] intellegit mortem a dis immortalibus non esse supplicii causa constitutam, sed aut necessitatem naturae aut laborum ac miseriarum quietem*. On voit que, pour César, la mort est ce qui apporte la fin comme le soulagement des peines et des malheurs puisqu'elle en constitue le terme. Aussi l'expression *iucunda quies* chez notre poète semble-t-elle présager le titre de la comédie shakespearienne *All's well that ends well*. Il doit y avoir un lien très étroit, mais surtout très subtil entre *iucunda quies* et *iucunda uoluptas* (v. 3) —l'accent mis sur la joie ne peut être fortuit—, comme si la volupté goûtée par Propertce annonçait la fin de certains tracas. Quant à *consciis*, il affirme un accord, une complicité entre les trois partenaires. En ce qui concerne *lacrimis*, Enk avait raison de renvoyer à 1, 13, 15,16<sup>13</sup>.

*Vidi ego te toto uinctum languescere collo  
et flere iniectis, Galle, diu manibus,*

où, comme il l'a bien vu, il s'agit manifestement de larmes de volupté.

la poésie européenne est ainsi conçue que chaque poème, surtout dans le domaine français, est *chose en soi*. D'où la revendication véhémement des romanistes à s'accrocher à l'analyse textuelle et leurs railleries à l'égard des analyses, qu'ils déclarent infatuées, des psychologues: «Montrez-nous dans le texte vos légendes oedipales!». Notre situation à nous, philologues classiques, est tout autre. À Rome, en particulier, la poésie est toujours plus ou moins chronique publique; les amours de tout un chacun figurent, en quelque sorte, au bulletin officiel; les poèmes n'y sont pas *chose en soi*; ceux-ci sont toujours biographiques et il faut toujours supposer des rapports de personnes —au sens très large du terme— connues des lecteurs.

<sup>12</sup> Cf. P. J. Enk, *Sex. Propertii Elegiarum liber I (Monobiblos) II* (Leyde 1946) p. 95.

<sup>13</sup> *Ibid.*

*o noctem meminisse mihi iucunda uoluptas  
o quotiens uotis illa uocanda meis* (3-4).

Il n'y a aucune raison de sous-entendre *ut redeat* après *uotis illa uocanda meis*, comme l'a fait Enk<sup>14</sup>, justement critiqué par Richardson, qui se contente de suppléer un simple *fuit*<sup>15</sup>. Si Properce s'est trouvé dans la nécessité de souhaiter tant de fois la fameuse nuit, c'est que, manifestement, il ne lui a pas été facile de l'obtenir et que les embarras ont dû être de taille, ce qui se conçoit aisément en raison de la délicatesse de la situation et quel que soit le degré d'amitié ou de parenté (?) qui unissait le poète à Gallus.

*cum te complexa morientem, Galle, puella  
uidimus et longa ducere uerba mora* (5-6).

Nous admettons avec la majorité des commentateurs que *complexa* a un sens actif. Mais, dès lors, *morientem* veut dire que Gallus est arrivé au paroxysme de l'extase, interprétation que viennent corroborer et *languescere* (1, 13, 15) et l'harmonie imitative constituée par les nombreux *a* qui ne sauraient évoquer ici que les râles de la jouissance. Par ailleurs, rien n'interdit à propos de *complexa* de faire l'hypothèse que Cynthie, dont on devrait dire qu'elle est moins la maîtresse que le maître de l'efféminé Properce<sup>16</sup>, adopte, dans cette étreinte, la figure appelée *equus Hectoreus* ou encore *equus supinus*<sup>17</sup>.

14 Ibid.

15 Op. cit., pp. 173-74.

16 Cf. N. Tadic-Gillotiaux, op. cit., p. 256: «Properce aime être l'esclave de Cynthie [...]. Les rapports entre Cynthie et Properce ne sont pas ceux qui existent dans un amour normal, mais ceux qui existent entre une personne dominatrice et une personne dominée»; Idem, op. cit., p. 266: «...un homme dévirilisé». On voit pointer ici le sadisme et son complément inévitable le masochisme. Pour Richardson Properce est «womanizer», ce qui est tout un.

17 Cf. Ar., *Vesp.*, 500-1; *Lys.*, 59-60; *Anth. Gr.*, 5, 202 (201), 3; 5, 203 (202), 1-3; Ov., *A.A.*, 3, 777-78; Petron., 140, 5-10; Mart., 11, 104, 13-14; Apul., *Met.*, 2, 1, 4; P(ierre-Emmanuel) P(ierruges), *Glossarium Eroticum Linguae Latinae* (Paris 1826) pp. 145-46; sans nom d'auteur, *Supplementum et Index Lexicorum Eroticorum Linguae Latinae* (Welter, Paris 1911) pp. 65-66; 104-5; Jean Marcadé, *Eros Kalos. Essai sur les représentations érotiques dans l'art grec* (Nagel, Genève 1962) pp. 11, 43, 44, 58, 61, 137, 152. Nous n'avons pas consulté Karl Lambach, *Thesaurus Eroticus Linguae Latinae* (Neff, Stuttgart 1833) réédité sous le titre *Der erotische Sprachschatz der Roemer*, réédité à nouveau sous le titre *Glossarium Eroticum* (Stuttgart 1836-37), parce que ces trois ouvrages ne sont que la traduction de celui de Pierruges. Il ne

On pourrait certes s'étonner de la discrétion dont Properce fait montre au sujet de la *puella*, mais on peut surtout se demander jusqu'à quel point le poète n'a pas voulu cette ambigüité. Au demeurant, celle-ci s'évanouit bien vite quand on voit les vv. 21-30 dire clairement que la maîtresse de Gallus et Cynthie offrent plus de similitude que deux gouttes d'eau: toutes deux sont revêches, acariâtres, hargneuses, grincheuses, orgueilleuses, boudeuses, coléreuses et, couronnant le tout, exigeant de leur sigisbée une attitude masochiste. Que si d'aucuns ne se tenaient pas pour satisfaits de cette similitude et de ce qui en découle tout naturellement, nous soulignons que, dans le *carmen* 13, Properce se plaint d'avoir été trompé par Gallus. Loin de lui souhaiter la même mésaventure, il espère que la maîtresse de celui-ci ne fera pas supporter à son nouvel amant le poids de ses infidélités. Or nous savons à suffisance combien Cynthie a trompé Properce. Toutes ces ressemblances ne peuvent que troubler en raison de leur perfection même.

*quamuis labentis premeret mihi somnus ocellos  
et mediis caelo Luna ruberet equis* (7-8).

Les commentateurs se sont complu à s'étendre longuement sur certains mots, sur certains parallèles, sur les rougeurs de la lune. Mais ce qui, au premier chef, nous intéresse, c'est que Properce ment: jamais un voyeur n'autoriserait ses yeux à se fermer devant le spectacle qu'il a voulu de tout son être comme son unique raison de continuer à vivre.

*non tamen a uestro potui secedere lusu:  
tantus in alternis uocibus ardor erat* (9-10).

Au v. 10 tous les éditeurs modernes maintiennent la leçon *uocibus*, leçon offerte par la tradition unanime. De même, tous les éditeurs modernes, à la seule exception de

nous a pas été possible de consulter F. C. Forberg, *Manual of Classical Erotology (De figuris Veneris)* (Manchester 1884) non plus que Nicolás Blondeau, *Dictionnaire érotique latin-français* (Paris 1885). Cf. la dernière étude de J. N. Adams, *The Latin Sexual Vocabulary* (Londres 1982) pp. 165-66.

Enk, ont négligé de signaler dans leur appareil la conjecture *motibus*, paléographiquement irréprochable, de Fonteyn. Toutefois, il n'a pas échappé à l'oeil vigilant de W. R. Smyth que la même conjecture avait été faite par Struce<sup>18</sup>. Comme il s'agit de conjectures non datées, ce ne peut être, ainsi que l'écrit Smyth, que «conjectures taken from secondary sources». Mais, grâce aux renseignements qu'il donne, il est pourtant possible «to show the area in wich they might (if such diligent search is thought worth while) be found»<sup>19</sup>.

Et c'est ainsi que Smyth nous apprend que Pieter Fonteyn a porté des émendations dans l'exemplaire de l'édition de Properce procurée par Jan van Broekhuysen qui se trouve à la bibliothèque de l'Eglise des Téléobaptistes d'Amsterdam<sup>20</sup>. Malheureusement, il ne précise pas s'il s'agit de l'édition de 1702 ou de celle de 1727, détail qui n'est d'ailleurs d'aucune importance pour notre propos. Quant à Struce, nous inclinons à croire qu'il s'agit de D. Karl-Ludwig Struce plutôt que de Jakob Theodor Struve, car le premier est l'auteur d'un *Observationum et Emendationum in Propertium Sextum Specimen* (Latona, 1804), qu'il nous a été impossible de consulter, de sorte que nous ignorons sur quoi il fondait sa conjecture. Nous éprouvons le sentiment qu'une même conjecture, faite par deux érudits indépendamment l'un de l'autre, à moins qu'on ne puisse prouver un jour que Struce avait trouvé la conjecture de Fonteyn dans l'édition de Properce se trouvant à la bibliothèque des Téléobaptistes d'Amsterdam —et par quel prodigieux hasard!—, réunit en elle le maximum de chances de restituer la leçon originale. De fait, il ne saurait en être autrement: un voyeur, de par la nature même de sa perversion —nous en administrerons la preuve plus loin— ne se berce pas de mots, mais de gestes et de «démonstrations»<sup>21</sup>. Comme le dit si justement un amant:

18 Cf. W. R. Smyth, *Theasurus Criticus ad Sexti Propertii Textum* (Leyde 1970) p. 14.

19 Op. cit., p. IX.

20 Op. cit., p. 189.

21 En appliquant cette décomposition orthographique, nous ne nous adonnons pas à des exercices de philosophie existentialistes: Properce a ressenti le besoin d'une démonstration et celle-ci a consisté en une *monstration* qui fut un *dévoilement*, une espèce de preuve par l'exemple de fait.

«L'ivresse de nos sens ne nous laissait cependant point encore l'usage de la parole»<sup>22</sup>.

En outre, la conjecture *motibus* se trouve corroborée par quelques textes dans lesquels *motus* offre incontestablement l'acception de «mouvement génésique». C'est si vrai que Properce lui-même utilise le mot avec ce sens en 2, 15, 11: *non iuuat in caeco Venerem corrumpere motu*.

Une description qui ne laisse rien à désirer se lit déjà chez Lucrèce, 4, 1268-1277:

*Nec molles opu' sunt motus uxoribus hilum.  
Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,  
clunibus ipsa uiri Venerem si laeta retractat,  
atque exossato ciet omni pectore fluctus;  
eicit enim sulcum recta regione uiaque  
uomeris, atque locis auertit seminis ictum.  
Idque sua causa consuerunt scorta moueri  
ne complerentur crebro grauidaeque iacerent  
et simul ipsa uiris Venus ut concinnior esset;  
coniugibus quod nil nostris opus esse uidetur*<sup>23</sup>.

Nous renvoyons encore à Ovide, *Am.*, 1, 10, 35-36:

*Cur mihi sit damno, tibi sit lucrosa uoluptas  
quam socio motu femina uirque ferant?*

—passage dans lequel *socio motu* est le parfait parallèle de *alternis motibus*— et à *Am.*, 2, 10, 35-38:

*At mihi contingat Veneris languescere motu,  
cum moriar, medium soluar et inter opus,  
atque aliquis nostro lacrimans in funere dicat:  
«Conueniens uitae mors fuit ista tuae»*

*A. A.*, 3, 801-802:

*Tantum, cum finges, ne sis manifesta, caueto:  
effice per motum luminaque ipsa fidem;*

22 Cf. Vivant Denon, 'Point de lendemain', en *Romanciers du XVIII<sup>e</sup> siècle* (La Pleiade, Paris 1965) p. 392.

23 Cette technique contraceptive est peut-être d'origine hippocratique, cf. Pierre Salmon, *Population et dépopulation dans l'Empire romain* (Bruxelles 1974) p. 64, n. 112.



Sénèque, *Quaest. nat.*, 1, 16, 2: *Non erat ille ab uno tantummodo secus impurus, sed tam uirorum quam feminarum auidus fuit fecitque specula huius notae cuius modo rettuli imagines longe maiores reddentia, in quibus digitus brachii mensuram et crassitudinem excederet. Haec autem ita disponebat ut, cum uirum ipse pateretur, auersus omnes admissarii sui motus in speculo uideret ac deinde falsa magnitudine ipsius membri tamquam uera gaudebat*; Pétrone, 140, 8: *Ille lente parebat imperio, puellaeque artificium pari motu remunerabat* —où, à nouveau, *pari motu* équivaut à *alternis motibus*.

Nous ne nous dissimulons pas que, souvent, dans le champ philologique, une mauvaise cause peut se plaider sous le manteau de trop nombreux textes, la quantité ne primant jamais la qualité. Aussi, à l'usage d'éventuels saints Thomas, préférons-nous désormais nous réclamer d'un seul texte, de Properce lui-même, et tiré du *carmen* 13 (vv. 15-20) du *Monobiblos*, derechef adressé à Gallus et dans lequel le poète évoque à nouveau la fameuse nuit qui sert de thème au *carmen* 10:

*Vidi ego te toto uinctum languescere collo  
et flere iniectis, Galle, diu manibus  
et cupere optatis animam deponere uerbis,  
et quae deinde meus celat, amice, pudor.  
Non ego complexus potui diducere uestros,  
tantus erat demens inter utrosque furor!*

Comment se fait-il qu'aucun des commentateurs modernes n'ait senti son attention attirée par les deux derniers vers<sup>24</sup>, hormis Enk, lequel se borne d'ailleurs à renvoyer à 1, 10, 10:

*tantus in alternis uocibus ardor erat?*

<sup>24</sup> Le bon sens de même que l'intelligence psychanalytique se refusent à admettre que cette négligence soit due au hasard. En fait, si les commentateurs ont refusé à leur plume d'exprimer ce qu'ils pensaient peut-être, c'est parce que les vv. 19-20 leur ont paru trop scabreux. Or, précisément, pour apprécier et comprendre le cas d'un Properce comme il convient de le faire, il faut au préalable faire preuve d'une attitude ouverte, c'est-à-dire se montrer capable de penser que l'anormal est normal et le normal, anormal.

Car, dès lors qu'on met en parallèle 1, 10, 9-10:

*non tamen a uestro potui secedere lusu,  
tantus in alternis uocibus ardor erat*

et 1, 13, 19-20:

*non ego complexus potui diducere uestros,  
tantus erat demens inter utrosque furor,*

il ne fait pas l'ombre d'un doute que Properce s'est pastiché lui-même. De fait, outre l'identité de thème, outre l'identité lexicale (*non - potui - uestro[is]*), il y a aussi synonymie (*lusu - complexus; secedere a - diducere; alternis - inter utrosque; ardor - furor*). Mais quel est le parallèle de *uocibus*? Il n'y en a pas. Et pourquoi? Parce que *demens furor* est le parfait parallèle de *in... motibus ardor*<sup>25</sup>. Que si l'on veut maintenir à toute outrance *uocibus* en se réclamant de *uerbis* au v. 17, nous dirons avec Richardson<sup>26</sup> que *uerbis* renvoie à *uerba* en 1, 10, 6. Mais que *furor* et *ardor* soient synonymes, nous ne pouvons en douter, car ils se trouvent accolés par le procédé de la *uariatio* chez d'autres auteurs<sup>27</sup>. L'expression *demens furor* chez notre poète a beau être un pléonasme, il n'en est pas moins vrai que *furor*, à son tour, se dit, non des mots, mais du transport amoureux, comme chez Ovide, *A. A.*, 1, 341-342:

*Omnia feminea sunt ista libidine mota:  
acrior est nostra plusque furoris habet;*

25 Le *Thesaurus* livre des références de choix à propos d'*ardor amoris* (s. u. *ardor*, 491, 54 - 492, 7). Bien que Weynand, le rédacteur de l'article, n'ait pas jugé bon de citer le vers de Properce, remarquons que cet *ardor amoris* ne s'exprime jamais dans les mots, mais toujours dans le mouvement génésique. Témoin Columelle, *R.R.*, 6, 27, 4: *flagrant ardore coeundi feminae* et Juvénal, 6, 317-19:

*...o quantus tunc illi mentibus ardor  
concubitus, quae uox saltante libidine, quantus  
ille meri ueteris per crura madentia torrens.*

Que la présence de *uox* au v. 318 du satirique n'aille pas induire en tentation de maintenir *uocibus* chez Properce: il s'agit ici des cris que poussent en dansant les femmes assistant aux mystères de la Bonne Déesse.

26 *Op. cit.*, p. 187.

27 Cf. Cic., *Phil.*, 13, 8, 18: *Inde se quo furore, quo ardore ad urbem, id est ad caedem optimi cuiusque, rapiebat; Carm. de fig.*, 151: *non amor est uerum ardor uel furor iste*. Remarquons que le texte de Cicéron vise l'agression. Pour le psychanalyste, il est juste de mettre agression et amour sur le même pied, même si cela doit alourdir le texte et le rendre compliqué aux yeux des sceptiques.

Grattius, *Cyn.*, 284:

*hunc Veneri dedit impatiens natura furorem;*

Sénèque, *Quaest. nat.*, 1, 16, 1: *Hoc loco uolo tibi narrare fabellam, ut intellegas quam nullum instrumentum imitandae uoluptatis libido contemnat et ingeniosa sit ad incitandum furorem summum.*

Il serait certes stupide de prétendre que les mots d'amour soient absents des ébats des amants. Réclamons-nous une fois de plus de Properce lui-même en 2, 15, 3-4:

*Quam multa adposita narramus uerba lucerna,  
quantaque sublato lumine rixa fuit*

et du *praeceptor amoris* que fut Ovide, *A. A.*, 3, 795-796:

*Nec blandae uoces iucundaque murmura cessent,  
nec taceant mediis improba uerba iocis.*

En conclusion, nous ne soutiendrons nullement que, au cours de la scène décrite dans le *carmen* 1, 10, les *uoces* aient fait défaut, et d'autant que Properce l'a dit au v. 6. Cependant, pour le poète l'essentiel fut de voir, et il n'a certainement pas passé son temps à «regarder des mots». C'est pourquoi la démarche philologique la plus rigoureuse de même que la logique des choses exigent, au rebours de ce que semblent conseiller la tradition manuscrite et le conservatisme des éditeurs, d'abandonner la leçon *uocibus* au profit de la conjecture *motibus*.

Cette controverse se trouvant désormais, selon nous, terminée, compte tenu également des indéniables conclusions auxquelles sont parvenus J. P. Sullivan et N. Tadic-Gillotteaux, nous nous sentons contraints de nous demander si, à propos de Properce, il ne conviendrait pas de parler de voyeurisme<sup>28</sup>. Nous allons le faire, poussés par

28 À la vérité, l'un d'entre nous, qui avait déjà une prescience de la vérité sous-jacente, écrivait: «...il n'y a pas que de la 'visualité' chez Properce, il y a aussi du 'voyeurisme'. Témoin toute la pièce 1, 10. Il y a dans celle-ci un aspect psychopathique, qui mérite qu'on l'étudie, d'autant que la *scopophilia* n'est pas courante dans la littérature latine» (compte rendu de J. P. Boucher, *Etudes sur Properce. Problèmes d'inspiration et d'art* [Paris 1965] par R. Verdière en *Revue Belge de Philologie et d'Histoire* 45

la conviction de contribuer de la sorte à faire comprendre enfin les vv. 15-30 du *carmen* 1, 10, à annihiler l'affirmation d'incohérence chez Properce et à le reconduire dans ses droits de créateur.

Nous commencerons en montrant, par un exemple éclatant, combien la question est délicate et combien il faut se soucier de ne pas détruire l'originalité poétique par des affirmations à l'emporte-pièce. Hans Licht, un des meilleurs spécialistes de l'érotologie antique, a écrit: «De même que le nom de cette perversion i.e. le voyeurisme<sup>29</sup> n'est pas du grec ancien, de même la chose elle-même, qui consiste dans la stimulation et la satisfaction par l'observation secrète d'actes sexuels, était si rare en Grèce que je ne puis citer aucun passage qui puisse l'attester; quant à la question de savoir s'il existe une représentation picturale du «voyeur» (celui qui est adonné à de telles pratiques), je suis incapable de le dire»<sup>29</sup>.

Hans Licht s'est montré superficiel, car, malgré sa limpidité apparente, son texte pose plusieurs problèmes sans en résoudre aucun. Il semble suggérer: «Si le mot n'existe pas —et il est de fait que le mot n'existe pas en grec—, alors la chose n'existe pas non plus». Mais, dans ces conditions, c'est un argument purement rhétorique que dépasse phraséologiquement de l'inexistence du mot à un degré de rareté non autrement déterminé que par la consécutive: «Je ne puis citer aucun passage». Ce genre de subtilité linguistique est déplaisant et de nature à faire naître la méfiance. Quant à «la chose elle-même», elle est très mal définie. En effet, chez le voyeur moderne, faut-il que l'observation soit secrète? Nous verrons plus loin combien le point est important, et Properce lui-même nous

[1967] p. 277). Au lieu de «scopophilie» Kraft-Ebbing et H. Licht emploient «mixoscopie», terme qui nous paraît étymologiquement (ἡ μίξις σκοπεῖν) plus adéquat.

<sup>29</sup> Cf. Hans Licht, *Sexual Life in Ancient Greece* (Londres 1932) traduit de l'allemand par J. H. Freese, p. 499: «Even as the name of this perversion is not ancient Greek, so the thing itself, which consists in stimulation and satisfaction by the secret observation of sexual acts, was so rare in Greece, that I can quote no passage in proof of it: whether any pictorial representation of a voyeur (those addicted to such practices) exists I am unable to say». L'affirmation de Licht est d'autant plus étonnante que, bien que son livre soit censé circumscrire son enquête à la Grèce, l'auteur utilise fréquemment la littérature latine et cite même Properce à plusieurs reprises.

met dans l'embarras quand il affirme en tête du v. 2 du *carmen* 1, 10: *affueram*. A tout le moins, l'élégiaque était de connivence.

Alors quelle est la marge du secret? Le manque de représentations picturales semble parler en faveur de la conclusion insinuée par Hans Licht, à savoir que le voyeurisme n'existait pas. Mais encore? Sans doute n'avait-on pas dans l'antiquité, selon lui, la propension, malsaine d'une façon ou de l'autre, à regarder; dès lors, l'idée abs-truse de représenter une scène de genre avec des person-nages se livrant à l'amour et d'autres en poste d'observa-tion ne sera née dans l'esprit d'aucun peintre, d'aucun graveur, d'aucun sculpteur. Hans Licht eût été bien en peine de citer une seule représentation de voyeurisme puisée aux huit cents dernières années de l'histoire pictu-rale européenne. Alors, qu'est-ce à dire? Que le voyeuris-me existe, nous savons parfaitement bien ce qu'il en est, mais aussi que, en raison de la christianisation progressive, la propension à regarder l'accomplissement de rapports sexuels est devenue l'objet d'un refoulement impitoyable.

Nous voici donc ramenés à la question du «voyeur» ou plutôt des «voyeurs», car, en fait, il en existe trois espèces<sup>30</sup>:

1) Le voyeur *fortuit*: par exemple, l'enfant qui assiste d'aventure aux rapports sexuels de ses parents, voire d'autres personnes, spectacle qui, la plupart du temps, provoque un traumatisme psychique que seul le psycha-nalyste parvient à faire disparaître<sup>31</sup>;

30 Nous n'excluons pas de notre classification le voyeurisme pratiqué dans «les groupes sexuels», lesquels font partie de la classe 3.

31 Ce «spectacle» constitue le plus souvent ce que Freud a appelé «die Urszene», «la scène primitive», dont la meilleure illustration se lit dans le récit de la thérapeutique de celui qu'il a appelé «L'homme aux loups» cf. *Cinq psychanalyses*, traduction de M. Bonaparte et R. M. Loewenstein, 3<sup>e</sup> éd. [Paris 1967] pp. 325-420). Cette thérapeutique ayant été controversée, il convient de lire aussi Karin Obholzer, *Entretiens avec l'homme aux loups, Une psychanalyse et ses suites*, traduit de l'allemand par R. Dugas (Gallimard, Paris 1981); *L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, textes réunis et présentés par Muriel Gardiner, Avant-Propos d'Anna Freud. Traduit de l'allemand et de l'anglais par Luc Weibel (Gallimard, Paris 1981).

D'une enquête menée auprès de 2500 Françaises il résulte que 13% d'entre elles ont assisté à des relations sexuelles entre adultes lorsqu'elles étaient fillettes. Parmi celles-ci 3% en ont éprouvé de la peur, 54% du dégoût, 2% une émotion imprécise, 3% de l'indifférence, 4% de la surprise mêlée de

2) Le voyeur *volontaire et caché* celui qui assiste à des rapports sexuels tout en se dissimulant;

3) Le voyeur *volontaire et non caché*: celui qui assiste au même spectacle, mais en compagnie de deux partenaires avec qui il est intimement lié.

Le voyeurisme, pour la psychanalyse, est une pulsion partielle antérieure au complexe d'Oedipe. Sous quelque forme qu'on l'envisage, il faut en intégrer l'histoire dans l'histoire du refoulement, et c'est à bon droit que nous citons ici Freud faisant la différence entre le Hamlet de Shakespeare et l'Oedipe de Sophocle: «...dans le traitement modifié de la même matière, on voit toute la différence propre à la vie psychique des deux périodes culturelles si éloignées l'une de l'autre, le progrès séculaire du refoulement dans la vie affective de l'humanité»<sup>32</sup>. Ainsi, en nous basant sur un point de doctrine freudienne, nous devons admettre que, contrairement à l'insinuation de Hans Licht, si l'on ne trouve pas de voyeurs dans les représentations picturales antiques, cette absence ne prouve qu'une chose: non pas qu'il n'y en avait pas, mais que, nonobstant la contrainte du refoulement, cette pratique devait être plus normale ou plus tolérable qu'aujourd'hui.

Nous non plus nous ne mentionnerons point de représentations picturales, mais nous nous sommes néanmoins rappelés que, dans la fameuse «surinterpolation» des amours d'Arés et d'Aphrodite au chant 8 de l'*Odyssee*, ces deux divinités se font surprendre au lit par Héphaïstos,

curiosité et 34% de l'envie ou de l'excitation mêlées de dégoût pour la moitié d'entre elles (Dr. P. Solignac - A. Serrero, *La vie sexuelle et amoureuse des Françaises* [Paris 1980] pp. 53-54). Ces auteurs précisent: «La vision des relations sexuelles entre adultes qui ne sont pas des parents, qu'elles aient lieu dans la réalité ou au spectacle, a un impact tout différent [...]. Dans tous les témoignages concernant la découverte de la sexualité des adultes qui ne sont pas les parents, on ne relève que des réactions d'excitation, de désir, d'envie sans peur ni dégoût. L'enfant n'attache pas la même valeur à ces comportements qu'à ceux de ses parents, car ceux-ci sont bien plus impliqués dans sa propre vie sexuelle et amoureuse» (ibid., pp. 56-57).

32 Cf. S. Freud, 'Traumdeutung', en *Conditio Humana* II (Fischer-Verlag, Francfort 1972) p. 268: «...in der veränderten Behandlung des nämlichen Stoffes offenbart sich der ganze Unterschied im Seelenleben der beiden weit auseinander liegenden Kulturperioden, das säkuläre Fortschreiten der Verdrängung im Gemütsleben der Menschheit». Hamlet et Oedipe ont fait l'objet d'une étude d'Ernest Jones, traduite chez Gallimard (Paris 1967) avec une préface de Jean Starobinski, lequel rappelle ce passage de Freud aux pp. XIII-XV et note 1, p. XV.

qui commence par les figer sous un ingénieux réseau de chaînes infrangibles avant de convoquer les Dieux au spectacle. Le plaisir vengeur par la vue y est exalté:

Ζεῦ πάτερ ἦδ' ἄλλοι μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἔοντες,  
δεῦθ', ἵνα ἔργα γελαστά καὶ οὐκ ἐπιεικτὰ ἴδῃσθε,

(306-307).

ἄλλ' ὄψεσθ' ἵνα τῷ γε καθέδεται ἐν φιλότῃτι,  
εἰς ἐμὰ δέμνια βάντες· ἐγὼ δ' ὀρώων ἀκάχημαι.

(313-14).

Ἔσταν δ' ἐν προθύροισι θεοί, δωτῆρες ἑάων·  
ἄσθεστος δ' ἄρ' ἐνώρτο γέλωσ μακάρεσσι θεοῖσι  
τέχνας εἰσορώσει πολύφρονος Ἡφαίστειο.

(325-27).

Puisqu'il s'agit dans ces vers de voyeurs volontaires et non cachés, qu'ils n'arrivent qu'après coup et uniquement pour se régaler d'une situation humiliante, ils n'appartiennent pas à notre classification. Nous rappelons aussi que, dans l'atmosphère vulgaire et burlesque du *Satiricon*, Petrone met en scène un mariage d'enfants. Deux adultes assistent à leurs premiers ébats par une fente pratiquée dans la porte (26, 3-5): *Sine dubio non repugnauerat puer, ac ne puella quidem tristis expauerat nuptiarum nomen. Itaque cum inclusi iacerent, consedimus ante limen thalami, et in primis Quartilla per rimam improbe diductam adplicauerat oculum curiosum, lusumque puerilem libidiosa speculabatur diligentia. Me quoque ad idem spectaculum lenta manu traxit, et quia considerantium cohaeserat uultus, quicquid a spectaculo uacabat, commouebat obiter labra et me tamquam furtiuus subinde oculis uerberabat.* Il s'agit donc ici de voyeurs volontaires et cachés. On se gardera de la tendance ethnocentrique consistant à croire que notre époque vaut pour toutes les époques<sup>33</sup>. Signalons enfin un cas de voyeurisme particu-

33 Même d'un point de vue synchronique on notera que dans le film «*J'ai même rencontré des tziganes heureux*», projeté sur nos écrans en 1968, et qui se voulait être un documentaire d'art, il est d'usage chez ces Bohémiens que les gens du voisinage soient présents au moment où, dans la

lier, puisqu'il fut imposé par un des deux partenaires: les prétendues noces de Néron avec Sporos, d'abord, avec Pythagoras, ensuite<sup>34</sup>.

L'erreur de Hans Licht fut de transposer dans l'antiquité grecque le concept chrétien de comportement punissable. Rien ne l'autorisait à dire que l'observation était secrète. Rien ne dit non plus que les Grecs aient éprouvé là de quoi bourrir un sentiment de «péché» et, partant, qu'ils se soient cachés pour regarder. En la matière ici traitée, ni l'esprit non prévenu, ni même le spécialiste de haute qualification ne peuvent se bercer de l'espoir de voir clair pour la bonne et simple raison que l'un comme l'autre sont eux-mêmes soumis au refoulement. Hans Licht, somme toute, est parvenu au même résultat qu'un curieux bien intentionné qui tenterait de comprendre la théorie de la relativité en partant de l'adage «tout est relatif». Quant à la psychologie érigée en science, elle ne pourra nous satisfaire que dans la mesure où sa démarche aura exhumé et défini des traits de comportement qui saisissent ce qu'il y a de pérennité dans la personne humaine. Il nous faudra juger l'arbre à ses fruits et, en l'occurrence, l'apport des disciplines modernes à la qualité de l'approche que nous ferons, grâce à elles, d'un Properce qui semble bien avoir échappé à la compréhension quasi générale.

La psychiatrie est une science de nomenclature comme la cristallographie. Elle tend à fixer des types de comportement et, une fois un type fixé, celui qui s'en sert, est censé retrouver, grâce à ce repaire, les marques individuelles et, toujours par référence au repaire, retrouver les différences et l'irréductibilité de chaque personnalité. Ainsi, la psychiatrie doit être, selon la formule de Heidegger, «ce peu de neige qui fait vibrer la cloche». Chose étrange, ce peu de neige agissante, c'est chez un pionnier que nous l'avons trouvée. Soucieux de distinguer les formes de voyeurisme telles que nous les avons classées

chambre nuptiale, le jeune marié fait à la nouvelle épouse les honneurs de la première nuit.

<sup>34</sup> Cf. R. Verdière, 'À verser au dossier sexuel de Néron', en *La Parola del Passato* 160 (1975) pp. 16-22.



ci-dessus, le fondateur de la psychopathie sexuelle, le baron Richard von Kraft-Ebbing, illustre le troisième cas, celui du voyeur volontaire et non caché, dans son observation 119, dont, pour notre propos, nous aurons tout à prendre. Il s'agit d'une malade de 24 ans, dont l'interrogatoire a permis de déceler qu'elle était issue de famille témoignant d'une hérédité lourdement chargée. Nous citons quelques extraits de cette observation, dont nous avons respecté la traduction française, encore que nous éprouvions le sentiment que, par endroits, le texte est manifestement mal traduit<sup>35</sup>. «Elle n'a pas du tout conscience de la gravité de l'accusation portée contre elle, et elle en parlait presque comme s'il s'agissait d'une chose tout à fait indifférente[...]. Chez elle, *l'instinct sexuel se tourne aussi bien vers le sexe masculin que vers le féminin*<sup>36</sup>[...]. Le spectacle du coït a pour elle un attrait singulièrement fort, mais il faut que ce soit son mari, à qui elle est très attachée, qui pratique le coït[...]. A ce qu'elle rapporte, elle a, à plusieurs reprises, incité son mari à pratiquer le coït avec sa servante, et elle a incité la servante à s'y prêter. *Ils étaient alors tous les trois dans le même lit*<sup>37</sup>. En outre, elle a eu pendant plusieurs mois une amie avec qui elle avait elle-même des rapports sexuels, et avec qui aussi, sur sa demande, son mari avait des rapports en sa présence[...]. Le fait qu'elle a aussi le besoin de se faire battre, piquer, pincer, cracher sur elle et même uriner dans la bouche, est un argument pour la nature masochiste de ses penchants mixoscopiques»<sup>38</sup>.

L'analogie entre cette observation clinique et notre texte est si frappante qu'elle va pratiquement jusqu'à l'identité. Soulignons d'abord l'absence de sentiment de

35 Cf. Richard von Kraft-Ebbing, *Psychopathia Sexualis. Etude médico-légale à l'usage des médecins et juristes* (Payot, Paris 1931) pp. 280-82 (trad. René Lobstein d'après les 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> éditions allemandes refondues par Albrecht Moll).

36 C'est nous qui soulignons.

37 C'est nous qui soulignons.

38 L'épisode galant de Casanova et de la mystérieuse M. M. ressortit à la même perversion avec cette différence toutefois que l'observateur, le cardinal de Bernis, ambassadeur de France à Venise, ne savait pas que Casanova savait qu'il était vu (cf. Casanova, *Mémoires II* [La Pleiade, Paris 1958] p. 792 ss.).

culpabilité et ensuite la nécessité du fait<sup>39</sup>. Properce, lui aussi, s'est senti obligé de regarder les deux partenaires. L'attachement affectif est présent dans les deux tableaux, car Properce ressent du penchant et pour Cynthie et pour Gallus. Et dans ces deux tableaux il y a eu incitation.

Quant à l'assertion de Kraft-Ebbing: «Ils étaient alors tous trois dans le même lit», il s'agira de lui trouver ou de lui dénier un parallèle, en méditant sur la question de savoir si Properce était caché, s'il était de connivence avec les deux acteurs, ou s'il a officié en qualité d'observateur direct. Personne ne s'est posé ces questions hormis Richardson, qui traduit *quies* au v. 1 du *carmen* 10 par «stillness» sous prétexte qu' «il est suggéré dans les vv. 7-10 que les amants ne se doutaient pas qu'ils étaient en train d'être observés»<sup>40</sup>.

A notre avis, rien dans ces vers n'autorise une telle déduction. En fait, tout doit s'être déroulé de la sorte: Properce a travaillé à obtenir le consentement de Cynthie et de Gallus; celui de Cynthie a dû être immédiat puisqu' «elle haït les filles chastes»; celui de Gallus fut nécessaire, même s'il a tardé; le poète s'est trouvé volontairement là et sa présence fait partie du spectacle. Properce n'est pas un débauché —dans ce cas, il se serait caché<sup>41</sup>— et sa perversion est naïve, tout entière à l'image de celle de la jeune femme observée par Kraft-Ebbing. Si un interlocuteur avait morigéné le poète: «N'as-tu pas honte?», il est probable qu'à cette question il aurait répondu par une autre: «Tu n'es pas fou?» Et ici, afin de ne négliger aucun des éléments susceptibles d'éclairer notre recherche, il faut scruter deux détails qui joueront un rôle capital

39 Cf. 1, 10, 4: *uotis illa uocanda meis*.

40 Op. cit., p. 173: «It is hinted in 7-10 that the lovers were unaware they were being observed».

41 Cf. R. von Kraft-Ebbing, op. cit., p. 279: «Je dirai à cette occasion que dans [les] lupanars qui reçoivent des voyeurs, on leur fait habituellement croire qu'ils assistent aux ébats d'une pensionnaire avec un client quelconque et que ceux-ci ne se savent pas observés. En réalité, le tout est naturellement truqué. Tous deux sont des employés de la maison et savent exactement qu'ils sont observés par des voyeurs qui ont payé une forte entrée». Nous aurons l'occasion de citer à nouveau Kraft-Ebbing, dont le texte montrera à l'évidence qu'ici il s'agit de débauche, tandis que dans l'observation 119, il s'agit de perversion, ce qui, pour un psychanalyste, est loin d'être tout un.

dans l'argumentation: il faisait noir parce qu'il faisait nuit, mais la nuit —il est importante de le souligner— constitue un adjuvant puissant dans l'excitation sexuelle <sup>42</sup>.

Et ceci n'est nullement une projection: à consulter par exemple Cicéron, *De legibus*, 2, 15, 37 (les *Cerealia*) et Tacite, *Annales*, 14, 20-21 (les *Quinquennalia*) sans négliger toute la littérature pamphlétaire lancée contre les soi-disant orgies des chrétiens <sup>43</sup>, on voit que la nuit est, chez les Latins aussi, le règne du mal possible, de l'impudeur, de la licence, de la lubricité, de la salacité. A l'époque de Propertius également, la nuit, c'est l'interdit. Or l'interdit excite. La nuit fut donc choisie par notre poète parce qu'elle accroissait l'appétit de sa sensualité. Mais, par voie de conséquence, étant donné les intentions du voyeur non caché, il a fallu qu'il puisse voir. Dès lors, l'antiquité n'ayant connu que de très faibles moyens d'éclairage, il est certain que la scène a dû être illuminée à l'aide d'une lampe, cette silencieuse confidente des mystères amoureux, si bellement chantée dans les épigrammes de l'*Anthologie Grecque* <sup>44</sup> et par notre poète lui-même en 2, 15, 3-4:

*Quam multa adposita narramus uerba lucerna,  
quantaque sublato lumine rixa fuit!*

Nous ne blasons pas sur le sens qu'il convient de donner à *sublato lumine* et nous faisons nôtre le commen-

42 Cf. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, 3, *Le souci de soi* (Paris 1984) p. 162: «Mais il faut, sous ce terme de *phantasia* [=phantasmes], et conformément à un usage philosophique, comprendre aussi les perceptions visuelles. Il n'y a pas simplement à imaginer ou à se remémorer les *aphrodisia*, mais aussi à les percevoir. C'est un très vieux thème de la pudeur traditionnelle que les *aphrodisia* devaient se dérouler plutôt la nuit et dans l'obscurité que dans la pleine lumière du jour». D'une récente enquête menée en France et faite dans des conditions d'un sérieux indéniable, il résulte que 58% des femmes aiment faire l'amour sous la lumière, 35% ne l'aiment pas, dont 25% ne le disent pas à leur partenaire, 7% sont indifférentes (cf. Dr. P. Solignac - A. Serrero, op. cit., pp. 274-75). Les spectateurs de films pornographiques, qui sont en fait tout autant de voyeurs, assistent à la projection de ces films dans une obscurité qui est de mise, certes, pour les autres films, mais qui, en l'occurrence, reconstitue à leur usage l'ambiance de la chambre de Propertius. Cf. M. F. Hans - G. Lapouge, *Les femmes, la pornographie, l'érotisme* (Le Seuil, Paris 1978) *passim*.

43 Cf. Jean Beaujeu, *Minucius Felix, Octavius* (Paris 1964) pp. 86-87.

44 Cf. 5, 4 (3), 1; 5, 5 (4), 1-2; 5, 7 (6); 5, 8 (7), etc.

taire de J. P. Enk<sup>45</sup>: «*remota lucerna, non extincta, nam mox se puellam nudam videre velle dicit*», s'appuyant sur Horace, *Carm.*, 3, 6, 25-28:

*mox iuniores quaerit adulteros  
inter mariti uina, neque eligit  
cui donet impermissa raptim  
gaudia luminibus remotis.*

Mais qu'est-ce que ce pauvre lumignon eût permis de voir à Properce s'il eût été caché, et ce en dépit de l'aide minime de la lune? C'est pourquoi, à n'en pas douter, puisqu'il fait nuit et puisque, pour voir, Properce n'a qu'une lampe à sa disposition, il tombe sous le sens qu'il a dû se tenir près du précieux spectacle qu'il avait finalement réussi à se donner pour son entière et suprême délectation. N'en doutons plus: Properce était là voyant et vu. Et ceci sans conteste nous donne la certitude d'avoir, au terme de notre analyse, trouvé le rapport qui manquait en corrélation avec l'observation de Kraft-Ebbing. L'admirable dans le rapprochement entre celle-ci et le *carmen* 1, 10, c'est le sentiment d'une analogie si grande qu'on pourrait dire que cette observation est le miroir, la réflexion et l'exégèse la plus spectaculaire de ce qui, dans le *carmen*, nous a occupés jusqu'à présent. Et de même que Lamarck se montrait capable, au vu d'un menu vestige de fossile, de reconstituer les traits d'un individu disparu, traits susceptibles de le ranger dans une espèce donnée, de même, le psychiatre, encouragé par l'analogie de situations, n'hésiterait pas à ranger immédiatement tout Properce dans une catégorie déterminée parmi les tableaux cliniques sur la base de ce que, dans son oeuvre, dès le principe de notre recherche, nous avons appelé le symptôme-clé<sup>46</sup>.

Par souci d'être complets nous utiliserons le même procédé scientifique<sup>47</sup>. Aussi ne voudra-t-on voir chez

45 Op. cit., p. 215.

46 Cf. p. 1.

47 Nous nous sommes inspirés ici de Maurice Dongier, *Névroses et troubles psychosomatiques*, 2<sup>e</sup> éd. (Dessart, Bruxelles 1967) pp. 143-45; 149-70; 173-74, étude qui présente l'avantage d'être dogmatique sans rigidité et très pratique. Mais il va de soi que n'importe quel vade-mecum de psychanalyse

Properce qu'un cas de perversion —non de débauche!— dans laquelle des plaisirs non génitaux deviennent objets d'érotisation. Le voyeurisme de même que son antipode, l'exhibitionisme, lequel est une expression détournée du désir de voir en jouissant de l'effet produit par l'acte exhibitif, sont certains. Dans le cas de notre poète, il y a masochisme érogène, Cynthie donnant, par ses actes sadiques, l'aspect symétrique de cette tendance. De même, on ne peut douter qu'il y ait masochisme moral, puisque Properce est l'esclave de «sa» despote et que Cynthie fut en quelque sorte déifiée par son amant <sup>48</sup>.

Pendant, pour l'instant, nous n'irons pas plus avant dans la recherche d'une nomenclature. En effet, il n'importe pas au premier chef de parler de maladie, de dégénérescence, de névrose, etc. Nous avons en effet affaire à un poète, c'est-à-dire à un être dont l'acte créateur, quel qu'il fût, l'a empêché de succomber à la morbidité, puisque son état maladif a été neutralisé en devenant l'objet et la matière de la création poétique. Pourtant, la classification de Properce, ce n'est pas un manuel universitaire de psychiatrie qui nous la fera connaître, mais l'oeuvre poétique elle-même. L'auteur fait l'aveu de tout ce qu'il est. Il n'est que de le suivre et d'observer ce qui, à ses propres dires, représente toutes forces et contre-forces de sa dynamique psychique.

Dans un chapitre de son beau livre sur Properce, Jean-Paul Boucher a déjà souligné la sensibilité et le tempérament du poète. L'érudit français y attire tout spécialement l'attention sur 4, 21, 29-30:

*Aut certae tabulae capient mea lumina pictae,  
sive ebore exactae, seu magis aere, manus.*

Retenons de ce passage —car il est essentiel pour une partie de notre propos— que, si le poète se déclare sensible à la vue des oeuvres d'art, il déclare surtout que «ses yeux

fournirait la même aide immédiate.

<sup>48</sup> L'étude a été remarquablement faite pour Catulle par Godo Lieberg, *Puella Divina. Die Gestalt der göttlichen Geliebten bei Catull im Zusammenhang der antiken Dichtung* (Schipers, Amsterdam 1962).

seront prisonniers» de celles-ci. Cette forme de pensée s'exprimait déjà en 1, 5, 11:

*...non illa [sc. Cynthia] relinquet ocellos,*

en 2, 15, 12:

*...oculi sunt in amore duces*

et en 2, 22, 7:

*interea nostri quaerunt sibi uulnus ocelli,*

ce dernier vers étant d'autant plus intéressant que l'objet qui fera naître la passion du poète est assimilé à une blessure dont il devrait faire sa délectation, tandis que la pensée s'exprime d'une manière légèrement différente en 1, 1, 1:

*Cynthia prima suis miserum me cepit ocellis.*

Cette fois, l'insistance est mise sur le rôle actif dévolu à Cynthia, tandis que Properce s'avoue passif, tout en constatant avec lucidité que cette passivité fait son malheur. Déjà, une ligne de démarcation très nette se dessine entre les attitudes des deux amants devant l'amour. Cette passivité de Properce, cet esclavage des yeux apparaissent comme ancrés davantage encore quand on voit le poète proposer Cynthia comme modèle à tout peintre qui prétendrait surpasser ses prédécesseurs en renommée (2, 3, 41-44):

*Si quis uult fama tabullas anteire uetustas,  
hic dominam exemplo ponat in arte meam:  
siue illam Hesperiiis siue illam ostendet Eois,  
uret et Eoos, uret et Hesperios,*

vers admirables, surtout les deux derniers, dans lesquels Properce a réussi à conjuguer anaphores (*siue illam - siue illam; uret et - uret et*) et chiasme (*Hesperiiis - Eois - Eoos - Hesperios*)<sup>49</sup>. Mais, quoi qu'il en soit du sentiment esthétique

<sup>49</sup> À propos de ces passages qui soulignent l'importance du visuel chez le poète, nous renvoyons à l'étude de J. P. Boucher, op. cit., pp. 41-4.

tique, l'observation clinique à faire ici est que la fascination par les yeux, la capture, la blessure sont des aveux d'autant plus nets qu'ils ne sont pas sollicités. De même, la dépendance affective à l'égard de l'objet aimé et l'exhibitionisme, qui n'est que l'autre face de l'ambivalence exhibitionisme-voyeurisme, de celui-ci sont concédés sans gêne ni ambages.

En cela, Properce lui-même nous dit l'état de ce complexe d'Oedipe généralement ridiculisé par les romanistes. Son cordon ombilical n'est pas encore coupé. Cette Cynthie à laquelle il est retenu, c'est l'image de sa mère<sup>50</sup>. De plus, par delà les liaisons d'un destin personnel, Properce est ici dans la situation d'Attis par rapport à Cybèle, de César dans sa vénération pour Vénus, de Robert Schumann dans celle de sa femme Clara, dont il était «l'enfant» fasciné, bref —pour montrer que le rapport de Properce à Cynthie est indépendant de la situation culturelle et représente l'Oedipe dans sa valeur humaine générale—, un peu comme le poulain qui reste collé au flanc de sa mère, retenu par un lien invisible. Ce que notre poète souligne comme étant son propre cas, c'est la sorte d'envoûtement, de fascination éternellement exercée par la Mère sur le Fils, et cette fascination est en réalité indépendante de toute transformation culturelle.

A prendre ici Properce à la lettre, on a la certitude —la démonstration en est faite dans toute l'oeuvre de Freud— que derrière le rapport visuel à Cynthie et le plaisir de la montrer se cache toute la tentation de voyeurisme, d'exhibitionisme et de fétichisme inhérente au psychisme de l'enfant et de tous ceux qui sont restés attachés à leur mère. Une relecture de toute l'oeuvre de Properce nous a convaincus que le poète —nous l'avons déjà dit— ne peut en aucune façon être accusé de débâche. Le propos de Paganelli au sujet du *carmen* 1, 10: «*Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté*», disait Boileau. Aujourd'hui, nous sommes plus aguerris; nous avons le droit d'être choqués, mais non surpris<sup>51</sup>, sous des dehors de pseudo-compréhension, n'en contient pas moins un

50 Cf. N. Tadic-Gillotteaux, op. cit., p. 247 ss.

51 Cf. D. Paganelli, *Properce, Elégies* (Paris 1929) p. 18, n. 1.

blâme et comme l'expression d'une ignorance cruelle vis-à-vis d'un drame dont sont victimes non seulement un Properce, mais des milliers d'autres qui ont vécu et qui continuent de vivre ce qu'il a vécu.

Par ailleurs, il y a plus encore à tirer d'un aveu direct du poète. Un vers en particulier vaut, pour nous, son pesant d'or (1, 13, 18): *et quae deinde meus celat, amice, pudor.*

Ce que sa «réserve» impose à Properce de taire, c'est non pas que Gallus et Cynthie viennent de se donner l'un à l'autre sous ses yeux, puisqu'il le dit explicitement dans les deux vers suivants, mais de décrire par le menu leurs caresses et leurs étreintes. Un Casanova, un Sade n'eussent pas raté un pareil morceau. On pourrait nous rétorquer que le poète se vante de sa puissance sexuelle. Quel mal y aurait-il à cela? Au demeurant, il ne le fait qu'une seule fois (2, 22, 21-24):

*Sed tibi si exilis uideor tenuatus in artus,  
falleris: haud umquam est culta labore Venus.  
Percontere licet: saepe est experta puella  
officium tota nocte ualere meum.*

Ce témoignage, nous le répétons, est unique, et ces vers glorieux n'ont point abusé Madame Nicole Tadic-Gillotiaux: «Son besoin de clamer sa puissance en amour et ses victoires sur les femmes... caractérisent un homme dévirilisé»<sup>52</sup>. Nous connaissons tous de ces soi-disant grands abatteurs de quilles, de ces pseudo-Nemrods d'alcôve, qui paraissent totaliser d'impressionnants tableaux de chasse devant des auditoires masculins médusés, bouche bée, mais qui, mis au pied du mur, demeurent tout soudain l'aiguillette nouée, quand ce ne sont pas en réalité de honteux «babillans». Si Cynthie «minotaurisa» tant de fois le pauvre Properce, n'est-ce pas qu'il dut être de beaucoup moins brillant au déduit qu'il ne prétendit l'être? A moins que Cynthie elle-même n'ait été une insatiable nymphomane présageant Messaline *lassata sed non satiata*... Mais n'est-il pas étrange que Properce, amant

52 Op. cit., p. 266.



copieusement cocufié, trouve toujours d'excellentes excuses aux infidélités répétées de Cynthie<sup>53</sup>? N'y aurait-il pas chez notre poète un peu du héros de «*Le cocu magnifique*»?

Nous ne pousserons pas les déductions de notre analyse jusqu'à prétendre que Properce fut un homosexuel «à part entière» et qui s'ignorait comme tel, encore que ce fût possible. Peut-être un psychanalyste décèlerait-il en lui ce que Freud appelle un inverti amphigène, c'est-à-dire manifestant un hermaphrodisme psychosexuel. Ce type de psychopathe, selon Freud, est celui «dont la sexualité peut avoir pour objet indifféremment l'un ou l'autre sexe».

Il est d'ailleurs aussi indéniable que significatif que Properce va jusqu'à considérer l'homosexualité comme un amour de tout repos en des vers écrits tout nûment, sans honte ni forfanterie, ce qui prouve une fois de plus ce que nous avons appelé plus haut sa «naïveté» (2, 4, 17-22):

*Hostis si quis erit nobis, amet ille puellas:  
gaudeat in puero, si quis amicus erit.  
Tranquillo tuta descendis flumine cumba:  
quid tibi tam parui litoris unda nocet?  
Alter saepe uno mutat praecordia uerbo,  
altera uix ipso sanguine mollis erit.*

Madame Nicole Tadic-Gillotieux, à l'attention de qui ces vers n'ont pas échappé, développe son observation de la sorte : «Des tendances *latentes*<sup>54</sup> à l'homosexualité se décèlent dans son oeuvre. Cynthie est une femme fort masculine [en note: Properce compare plusieurs fois Cynthie à un taureau]. Properce admire l'éducation masculine des jeunes filles à Sparte et regrette que Rome n'éduque pas pareillement les jeunes filles. On pourrait trouver naturel, vues les moeurs de son époque, que Properce accepte l'amour homosexuel, mais il faut cependant noter que, si cette perversion est assez répandue, le fait de l'évoquer et de ne pas la blâmer est l'indice de certaines *tendances latentes*»<sup>55</sup>.

53 Cf. N. Tadic-Gillotieux, op. cit., pp. 253-54.

54 C'est l'auteur qui souligne.

55 Op. cit., p. 253.

En guise de conclusion, il convient de répéter qu'on trouve dans les textes mêmes de notre poète de quoi assurer la présence d'un complexe d'Oedipe jamais résolu, visible dans sa forme la plus primitive, à savoir dans le lien à la mère et ce qui l'accompagne chez l'adulte qui reste chargé des chaînes de l'enfant tendre: le masochisme érogène, la passivité, l'impuissance sexuelle plus ou moins dissimulée, une véhémence angoisse de castration, l'homosexualité et l'hermaphrodisme psychosexuel, le voyeurisme, bref, pratiquement tout ce qui, dans l'optique freudienne, fait l'essence de l'enfant: celui-ci est non pas l'Ange, mais «le pervers polymorphe»<sup>56</sup>.

Et c'est précisément pour comprendre Properce qu'il vaut la peine de citer ce que, dans l'exégèse de cette expression, le père de la psychanalyse a écrit de la sexualité des enfants: «Ce que, dans la vie des adultes, nous appelons 'pervers' est une déviation de la normale sous les aspects suivants: premièrement, par le fait d'outrepasser la barrière de l'espèce (entendons l'abîme qui sépare l'homme et l'animal), deuxièmement, par le fait de sauter celle du dégoût, troisièmement, de l'inceste (c'est-à-dire donc l'interdiction de l'acte qui consiste à chercher la satisfaction sexuelle chez des parents proches par le sang); quatrièmement, par la transgression de l'interdit de l'homosexualité, et, cinquièmement, par le transfert de la fonction génitale sur d'autres organes et endroits du corps. Toutes ces barrières n'existent pas dès le début: elles se bâtissent au contraire peu à peu, au cours du développement et de l'éducation. Le petit enfant n'en connaît pas le joug»<sup>57</sup>. Nous voudrions simplement ajouter: Properce non plus.

56 Cf. S. Freud, 'Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse, II, Der Traum Archaisme Züge und Infantilismus des Traumes', en *Conditio Humana*, op. cit., I, p. 213: «Das Kind kann also 'polymorph pervers' genannt werden».

57 Idem, op. cit., pp. 212-213: «Was wir im Leben der Erwachsenen «pervers» nennen, das Hinwegsetzen über die Artschranke (die Kluft zwischen Mensch und Tier); zweitens durch die Ueberschreitung der Ekelschranke, drittens der Inzestschranke (des Verbots, Sexualbefriedigung an nahen Blutsverwandten zuzuchen), viertens der Gleichgeschlechtlichkeit, und fünftes durch die Uebertragung der Genitalvolle an andere Organe und Körperstellen. Alle diese Schranken bestehen nicht von Anfang an, sondern werden erst allmählich im Laufe der Entwicklung und der Erziehung auf-

Nous avons, par deux fois, eu recours à des affirmations massives: tout d'abord, pour clôturer le parallèle avec l'observation de Kraft-Ebbing; ensuite, pour compléter nos observations personnelles sur les dires de Properce. Or, ou bien ces affirmations sont grossièrement étrangères au problème en cause, ou bien nous avons approché Properce comme ce ne fut pas le cas jusqu'ici. À qui les pages précédentes auront paru insuffisantes nous promettons qu'un complément de diagnostic apportera toute la clarté désirable par l'analyse de la seconde partie du *carmen* 1, 10. Il vaut la peine de rappeler qu'à considérer le poème entier avec les yeux du bon sens ou de la spécialité philologique, on n'arrive jamais à y voir un tout unitaire. La seconde partie, en effet, semble plate, banale, et on ne se déprend pas de l'idée que le poème, en tant qu'acte créateur, se termine au v. 10. De là à suggérer que Properce n'est qu'un élégiaque de second range<sup>58</sup>, il n'y a qu'un pas — vite franchi. Et pourtant il y a entre les deux parties du *carmen* un lien très cohérent, et l'apparente platitude de la seconde partie ressortit en réalité au système. Aussi, tout au rebours des affirmations gratuites des commentateurs, nous sommes d'avis que ce n'est pas leur école, mais la psychiatrie et la psychanalyse qui, par leur éclatante lumière, établissent notre auteur dans ses droits de poète.

gebaut. Das kleine Kind ist frei von ihnen». Que ce passage, qui provoqua tant de tempêtes, se trouve précisément dans une «Vorlesung» dont le rêve constitue le centre, n'est pas dû au hasard. Pour Freud, le rêve est la voie royale permettant de comprendre ce que d'autres efforts n'éclairaient pas. Aussi, à qui voudrait comprendre de façon plus détaillée encore le masochisme de Properce convient-il de recommander la lecture de «*Traumdeutung*», pp. 138 ss.; 205 ss.; 232; 327-28, qui portent sur les rêves des masochistes idéels, sur les rêves d'exhibition, de punition et de bisexualité. Le lecteur qui préférera une information rapide peut se reporter également au texte freudien très court, mais très dense «*Das ökonomische Problem des Masochismus*», p. 347 ss. Il y trouvera surtout l'exégèse du fait que Properce ne prend pas tant Cynthie qu'il ne se laisse prendre par elle; qu'il se soucie plus de la comprendre que de la prendre; que, pour lui, Cynthie est «phallique»; qu'il doit ressentir des doutes constants sur sa virilité, ce qui doit le pousser dans la tentation de vérifier celle des autres.

58 Cf. l'opinion de Quintilien, *Inst. or.*, 10, 1, 93: *Elegia quoque Graecos prouocamus, cuius mihi tersus atque elegans maxime auctor Tibullus. Sunt qui Propertium malint*. Même si l'on néglige la préférence personnelle de Quintilien, il n'en est pas moins vrai que, à son époque, Tibulle et Properce avaient chacun leurs admirateurs, opinion sans signification réelle puisqu'il s'agit une fois de plus d'un jugement de valeur.

*sed quoniam non es ueritus concedere nobis,  
accipe commissae munera laetitiae* (11-12).

La litote *non es ueritus* (= *ausus es*, «tu as eu l'audace») n'a pas retenu l'attention des commentateurs. Pourtant elle ne laisse pas de souligner qu'il y a bien plus d'audace à se laisser voir au cours d'ébats amoureux par un observateur non dissimulé que par un observateur dissimulé.

Précisons aussi, au sujet du v. 11, que la tradition présente quatre leçons: *concedere*, *concredere*, *tu credere*, *te credere*. Les deux dernières, offertes chacune dans deux manuscrites différents, n'ont guère connu de succès, hormis la seconde, que fut reprise par le seul Baehrens. La leçon *concedere* est témoinnée par O, sigle qui, en ce qui concerne notre texte, représente l'accord de *ADFNV*, manuscrits qui semblent être considérés comme les meilleurs. La leçon *concredere* se lit dans quatre manuscrits, mais, par deux fois, cette leçon est due à l'intervention d'une *altera manus*. Enk, Richardson et Hanslik ont reçu *concredere* dans leur texte, Paganelli et Butler-Barber, *concedere*. Enk justifie son choix de la façon suivante: «Sic cum V<sup>2</sup> scripsi pro *concedere*, cf. Mnemos. Tert. Ser. vol. octav. p. 316. Ad *concredere* e versu sequenti supplendum *laetitiam*»<sup>59</sup>. Chez Butler-Barber, la leçon *concedere* est accompagnée d'un bref «sc. *laetitiam* (form 12)»<sup>60</sup>. De son côté, Richardson écrit: «This emendation of V<sup>2</sup> for *concedere* in the other MSS is recommended by the appropriateness of the verb and the awkwardness of *concedere* after *secedere* in 9. The proximity of *concedere* may have been responsible for the error. For *concredere* used absolutely, cf. Plautus, *Asin.*, 80 and *Trin.*, 957»<sup>61</sup>. Signalons enfin que le *Thesaurus* reprend *concredere* tout en signalant *concedere*<sup>62</sup>.

Ce foisonnement d'opinions contradictoires de la part des critiques —de critiques d'une érudition incontestable— inquiète. Nous ne pouvons nous défendre du sentiment

<sup>59</sup> Op. cit., p. 96.

<sup>60</sup> Cf. *Elegies of Propertius* (Hildesheim-New York 1969) p. 169.

<sup>61</sup> Op. cit., p. 174.

<sup>62</sup> S. u. *concredere*, 92, 64.

qu'ils n'ont pas compris une leçon pourtant léguée par des manuscrits auxquels ils avaient accoutumé d'accorder leur confiance. De même qu'ils n'ont pas compris le sens profond du *carmen* 1, 10 —seul Richardson, s'il avait poursuivi sur sa lancée, eût pu le faire—, de même ils n'ont pas compris que *concedere*, employé absolument, veut tout simplement dire «faire une concession»<sup>63</sup>, parce qu'ils n'ont pas compris ou parce qu'ils se sont refusé à comprendre (par pudeur?) de quelle concession il s'agissait: se laisser voir dans l'acte amoureux. Qu'est-ce que la confiance a à voir en cette affaire? Confiance en quoi?, confiance en qui?, confiance en Properce? Dans cette dernière hypothèse, on a le droit de poser la question: en quoi Gallus eût-il eu à se méfier de Properce à ce moment-là? Aucune réponse ne satisfierait, cernée qu'elle est par le corset de l'audace (v. 11).

Il est curieux également qu'aucun critique ne se soit interrogé sur la valeur de *nobis*. S'agit-il d'un vrai pluriel ou d'un *nobis* équivalant à *mihi*? Quand, au v. 13, on lit *uestros dolores*, où il s'agit des désirs refoulés de Cynthie et de Gallus, il devient tentant de considérer *nobis* comme un pluriel recouvrant Properce et la *puella* du v. 5 en qui nous avons reconnu Cynthie, ainsi que Richardson en avait fait implicitement l'hypothèse.

Il devient alors aisé de reconstituer les faits. Fidèle à ce que Kraft-Ebbing et Freud nous autorisent à appeler sa perversion, comme d'ailleurs à toutes les tendances de son caractère narcissique, Properce a voulu, de toute sa contention, que Cynthie, de connivence avec lui, se donnât à Gallus, mais à la condition expresse que ce fût en sa présence. Vraisemblablement désarçonné par l'étrangeté de la proposition, Gallus a sans doute commencé par témoigner quelque répugnance. Il nous est impossible de deviner les éléments de la rhétorique employée par Properce pour vaincre celle-ci. Peut-être a-t-il dit que la proposition qu'il lui faisait était exceptionnelle, qu'elle se limiterait à une seule fois et qu'il lui faisait toute confiance pour posséder Cynthie à cette unique occasion. Cette

63 Paganelli se rapproche le plus de notre version quand il traduit par «accorder une faveur».

explication nous paraît conforme à la vraisemblance, nous nous gardons bien d'affirmer et nous nous bornons à faire cette timide hypothèse en nous fondant sur *perfidè* (1, 13, 3) qui semble vouloir dire que Gallus a rompu la *fides* du v. 14. Il est par ailleurs indéniable que tout le *carmen* 13 exhale la déception de Properce qui voit Gallus réserver désormais Cynthie à son usage exclusif.

Passons à présent à *commissae - laetitia*, expression qui a peu intéressé les commentateurs. Retenons que Enk a bien vu clair en donnant à *laetitia* l'acception de «jouissance»<sup>64</sup>. Mais il importe de préciser que *committere* signifie simplement «confier», «remettre à la garde de», «remettre à la discrétion de».

Bref, se décidant à sauter le pas et «honne soit qui mal y pense», Gallus eut l'audace d'accorder la concession que Cynthie et Properce sollicitaient conjointement de lui. Et voilà pourquoi Properce lui annonce triomphalement au v. 12 qu'il va recevoir en retour la récompense de la jouissance dont il a laissé le soin au poète.

*non solum uestros didici reticere dolores:  
est quiddam in nobis maius, amice, fide* (13-14).

Ces vers constituent la transition entre la récompense promise dans les vv. 11-12 et la récompense réalisée dans les vv. 15-30.

Notre analyse portera d'abord sur *didici*. Si Properce a été un *discipulus*, et sans doute aucun même un *discipulus* particulièrement *docilis*, il est de toute évidence, vu la nature de dépendance du poète à l'égard de Cynthie, que c'est cette dernière qui a été l'institutrice et... la maman<sup>65</sup>. C'est Cynthie qui, par le truchement d'*Amor* a enseigné à Properce la haine des *castae puellae*, c'est Cyn-

<sup>64</sup> Op. cit., p. 175. Cependant nous nous refusons à serrer le sens de plus près, tant le mot nous paraît ambigu. Si l'on peut affectivement l'entendre au sens de «jouissance érotique», nous ne repoussons pas non plus l'idée que le mot peut faire allusion à la joie de la délivrance exprimée par le premier vers et qui, pour Properce, constitue un véritable triomphe. On pourrait en ce sens, parler plus de la volupté du triomphe que du triomphe de la volupté.

<sup>65</sup> On peut et on doit mettre en parallèle *Cynthia me docuit* (1, 1, 5) et l'expression enfantine: «Maman m'a dit de...» Rousseau n'appelait-il pas Madame de Warens, qui fut aussi son institutrice sexuelle, «Maman»?

thie encore qui, comme on le voit plus bas aux vv. 19-20, lui a enseigné ce qu'il fallait demander et ce qu'il fallait éviter de demander. Et *Amor* vient, une fois de plus, couronner l'oeuvre de l'impérieuse maîtresse.

Que faut-il entendre exactement par *uestros reticere dolores*, «garder par-devers moi vos souffrances»? Gallus et Cynthie se sont rendu compte qu'ils se plaisaient; cependant ils n'ont pas succombé tout de suite à leurs désirs, peut-être par délicatesse, peut-être par crainte de faire souffrir le poète; mais celui-ci mis en éveil par les infidélités de sa maîtresse, a vite soupçonné qu'il y avait anguille sous roche. «Je n'ai rien dit du désir —désir qui vous faisait souffrir de ne pas la satisfaire— que vous aviez l'un de l'autre», dit Properce, «mais je ne me suis pas contenté (*non solum*) d'être discret; il y a encore quelque chose qui a plus de prix que ma discrétion (*maius fide*)». Suivent alors les vv. 15-30, qui ont donné tant de tablature à Richardson. Et pourtant l'énigme qu'il a cru y déceler ne résiste pas à l'analyse, si nous admettons avec Madame Nicole Tadic-Gillotiaux que «la compréhension du psychisme de Properce éclaire son oeuvre et nous permet d'affirmer qu'elle est cohérente et logique»<sup>66</sup>. Car, malgré que les critiques en aient, les deux volets du diptyque —vv. 1-14 et vv. 15-30— sont cohérents et le second est conséquent du premier.

Les vv. 1-10 ont exposé successivement que Properce a été le témoin de la nuit d'amour de Gallus et de Cynthie et que le poète désire à présent payer sa dette de reconnaissance pour la jouissance que Gallus lui accorda. Comment pourrait-il le faire mieux, dans son optique, qu'en se mettant à présent au service de Gallus pour lui conquérir et lui garder le coeur de sa nouvelle maîtresse? Cette attitude apparemment abracadabrante, du moins

<sup>66</sup> Op. cit., p. 270. On pourrait, à première vue et en se fondant sur 1, 1, 5-6:

*donec [Cynthia] me docuit castas odisse puellas  
improbis et nullo uiuere consilio*

croire que c'est Cynthie qui a poussé Properce à «faire fi de la morale». En réalité, intelligente comme elle l'était, elle a deviné en Properce l'admirable complément qu'il était de sa propre personnalité et, loin d'être effrayée de cette découverte, elle lui a simplement conseillé de «suivre sa pente». Peu lui importait qu'il la descendit...

pour nous, gens «normaux», est au contraire, pour Properce, l'attitude juste. La conception de la récompense se fait à l'aide d'un programme réfléchi de manière consciente, sur lequel il n'éprouve pas le moindre doute. Car, précisément, chez notre poète, à la fois pervers et narcissique, ce qui serait pour l'homme normal «la morale à l'en-droit» devient «la morale à l'envers». L'intelligence critique ne consiste pas à s'en indigner. Au contraire, il faut tenter de comprendre les raisons combien profondes<sup>67</sup> d'une pareille attitude. Une fois encore, il suffira de suivre notre poète à la trace.

Afin de se montrer plus persuasif encore, dans les vv. 15-18, Properce fait miroiter aux yeux de Gallus «les trois pouvoirs» dont il jouit, lui: témoin les trois *possum* des vv. 15, 17 et 18. Mais les choses, la scène, le rapport à Cynthie et l'office réel de Gallus ayant été ce qu'ils sont, cette triple répétition discursive est la négation du *réel vrai*. Quelle que soit la façon dont on voudra l'interpréter, ce trop plein de pouvoirs dissimule à peine une certaine impuissance sexuelle. De la sorte, on saisit au mieux les vv. 19-28 dans lesquels le poète peint un admirable portrait caractériel de sa maîtresse, portrait dont la touche dominante est une virilité castratrice ou, puisqu'elle est si aimable, un sadisme fascinant devant lequel le faible masculin rêve de s'agenouiller —portrait encore qui constitue une sérieuse mise en garde pour Gallus s'il veut se faire aimer. Les deux derniers vers, en corrélation immédiate avec les vv. 19-28, soulignent, eux, par converse, le caractère passif, masochiste, du poète. Néanmoins, l'essentiel est ailleurs. Un trait, à notre connaissance, ne semble pas avoir retenu l'attention des commentateurs: les vv. 1, 10, 17-18:

*et possum alterius curas sanare recentis  
nec leuis in uerbis est medicina meis*

<sup>67</sup> Devant l'un de nous un psychanalyste a comparé son patient à un oignon dont il faut peler une à une les écailles. Cette opération peut durer des années. Quand on arrive au centre, le patient se trouve brutalement confronté, par le souvenir, avec ce qui fut la cause initiale de sa maladie.



sont la parfaite antithèse de ce que affirmait 1, 5, 28-29:

*non ego tum potero solacia ferre roganti  
cum mihi nulla mei sit medicina mali.*

Comment se fait-il que, dans le *carmen* 5, où Properce tente de détourner Gallus de Cynthie, le poète dise qu'«il ne pourra pas» consoler Gallus et que, dans le *carmen* 10, il affirme qu'«il le peut»? N'est-il pas étrange que le poète passe d'un futur à un présent? Versatilité ou, comme on le lui en a fait le reproche à diverses reprises, incohérence? Il se fait, tout simplement, que la situation présente est toute différente de celle de naguère. Dès lors que Gallus a accepté d'être «vu» et que Properce a réussi à devenir «voyant», le poète se rend compte que l'impossible est devenu possible. Il ne s'agit pas d'une volte-face, mais cette attitude, apparemment contradictoire aux yeux du profane, demande une explication. Et c'est ici que l'analyse psychanalytique conduite rigoureusement, et non une analyse textuelle, qui ne serait que vanité, va apporter son ultime récompense.

En fait, cette nuit si capitale fut pour Properce une délivrance<sup>68</sup>. Mais délivrance de quoi? Ce ne saurait être que de la torture de la jalousie, exprimée de manière sous-jacente dans le *carmen* 1, 5. On sait à quel état de démenche la jalousie peut parfois amener un être. Schleiermacher a dit admirablement: «Die Eifersucht ist eine Leidenschaft die Eifer sucht und Leiden schafft». Qu'il nous suffise d'appliquer à Properce l'essence de cette torture et nous aurons la solution<sup>69</sup>.

68 Nous renvoyons à la solution impliquée dans *quies* (v. 1). Cette nuit apporta enfin au poète le repos en anéantissant son *inquiétude*.

69 Nous avons acquis la conviction que l'originalité de cette nuit, dont le poète n'a certainement pas douté, n'est que l'illusion d'un sujet souffrant; car, en réalité, «la nuit à trois» est un recours mécanique indépendant des temps et des lieux, une espèce de mesure curative fondamentale comparable à l'herbe que chien malade cherche pour se guérir. Cependant notre interprétation repose en même temps sur la doctrine de Freud dont nous nous revendiquons, à savoir, dans l'ordre de l'exposé et en citant les pages qui sont, *mutatis mutandis*, le plus directement la base de notre texte:

1) *Die Weiblichkeit* dans *Vorlesungen* dans *Conditio Humana*, I, p. 554 ss.: haine de l'enfant détrôné par l'arrivée d'un nouveau né, son ressentiment, sa haine contra sa mère;

2) *Psychoanalyse und Psychiatrie*, *ibid.*, pp. 252-53: jalousie délirante d'une femme sur le retour;

3) *Die Libidotheorie und der Narzissismus*, *ibid.*, pp. 409-11: le délire de

L'élégiacque souffre de la jalousie pré-oedipale, entendons de cette angoise épouvantable de perdre une Cynthie en qui il voit la répétition de la Mère à laquelle il reste pour toujours lié. Comme, par ailleurs, il a l'intelligence de l'adulte, du poète et du créateur, il aura vécu, après des souffrances plus ou moins longues causées par sa jalousie, une sorte de «nuit pascalienne»: sa *libido* —c'est-à-dire son intérêt le plus profond et le plus égoïste<sup>70</sup> lui révèle soudain le moyen grâce auquel il va pouvoir cesser de souffrir: à l'instar du frère aîné qui, après avoir haï véhémentement l'intrus plus jeune, se met en quelques jours à vouloir le protéger en le comblant d'une sollicitude constante, Properce accorde *tout* à Gallus. Mais «la médecine» qu'il lui donne ensuite tout soudain, ce fut d'abord la médecine qui l'a guéri lui-même. Tout se passe comme si, au cours de cette «nuit pascalienne» à l'envers, dont nous faisons l'hypothèse, Properce en était venu à penser: «Si je les vois réellement, j'annihile toutes mes tortures mentales. De plus, me voilà généreux. En donnant ma Cynthie, je la gagne une nouvelle fois. Et enfin, quand Gallus aura possédé Cynthie, il se trouvera aussi désacralisé que moi: *il ne sera plus rien de plus*».

Par ailleurs, une autre forme de jalousie s'est greffée sur la précédente, qui concerne tout le caractère d'un Properce pervers et narcissique. En inventant la rencontre tripartite, en la vivant de chair, le poète neutralise les pulsions de son homosexualité latente. Car —et c'est là une grande torture— il a vu mille fois dans ses phantasmes sexuels sa Cynthie adopter des figures variées avec l'amant nouveau. En soi, sa sagacité perceptive n'est évidemment

la persécution comme remède contre la tentation de l'homosexualité;

4) 'Ueber einen besonderen Typus der Objektwahl beim Mann', en *Sexualleben, Conditio Humana*, V, p. 188 ss.: choix d'une maîtresse plus âgée et rompue à l'art de l'amour; jalousie à l'égard des nouveau-venus seulement;

5) 'Paranoia und Perversion', en *Zwang, Conditio Humana*, VII [Ueber einige neurotische Mechanismen bei Eifersucht, Paranoia und Homosexualität], pp. 219-28: Cette étude contient à elle seule tous les points théoriques de notre application.

Le lecteur trouvera encore une synthèse de tout ce que Freud a écrit sur la jalousie dans le monumental ouvrage de Daniel Lagache, *La jalousie amoureuse* (PUF, Paris 1947).

<sup>70</sup> Chez Freud *libido* et intérêt sont pratiquement toujours interchangeables.

fondée sur aucun renseignement réel. C'est pure perception endogène: Properce se voit avec Gallus, et ce n'est pas à la partenaire, mais à lui, Properce, que sont accordées caresses, étreintes et volupté. Grâce à cette rencontre tripartite, l'élément hallucinatoire, remplacé par la contemplation dans les faits, donne une forme de contentement et de satisfaction autrement tangible —une délivrance.

La passion de la voyeuse dans l'observation de Kraft-Ebbing ne s'explique pas autrement. Tout vérification perceptive dans et par le monde extérieur supprime le déchirement dément de ces spectacles internes qui, chez l'halluciné, ne se trouvent pas dans la concrétion des faits. On peut encore dire que, au cours de la séance de voyeurisme, Properce s'est senti délivré de la frustration. Et puisque le voyeur est un homosexuel en puissance, et parfois même en action, comme dans l'observation de Kraft-Ebbing, le fait de regarder permet en même temps à Properce d'être les deux partenaires vus et, en particulier, de se faire, selon la pente de sa nature, le partenaire passif du partenaire masculin: pour recouvrer Cynthie, il s'est fait Gallus; pour avoir Gallus il *devient* Cynthie. Madame Nicole Tadic-Gillotiaux a écrit une phrase terrible, mais qui prouve à quel point elle avait compris la dynamique psychique de Properce: «Le poète n'aime pas Cynthie d'amour véritable»<sup>71</sup>. Cette conclusion, l'auteur y est parvenu à la suite d'une démarche trop longue pour que nous la reproduisions ici, mais que nous avons estimée d'une sagacité admirable en tous points. Sans doute ferait-on sourire si nous prétendons que le véritable amour de Properce, c'est Gallus. Il n'est que de relire le *carmen* 1, 20. Le premier vers est, à notre estime, d'une vérité criante:

*Hoc pro continuo te, Galle, monemus amore.*

Certes, on ne manquera pas de nous objecter sur la foi de nombreux textes qu'*amor* = *amicitia* —ce que nous savons de reste— et qu'en 1, 10, 14, s'adressant à Gallus,

71 Op. cit., p. 263.

Properce dit *amice*. Mais il emploie aussi *amicus* dans un vers curieusement pédérastique (2, 14, 18):

*gaudet in puero, si quis amicus erit,*

et d'autant qu'*amicus* peut avoir l'acception d'*amator*<sup>72</sup>. Qui plus convaincant est, alors que Properce sera momentanément abandonné par Cynthie au profit de Gallus, comme on l'apprend par le *carmen* 1, 13, le poète, au lieu de se laisser aller à une rancoeur bien humaine, souhaite tout au rebours, dans les quatre vers de la fin, que Gallus connaisse le bonheur avec Cynthie:

*Tu uero quoniam semel es periturus amore,  
utere: non alio limine dignus eras.  
Quae tibi sit felix, quoniam nouus incidit error,  
et, quodcumque uoles, una sit ista tibi.*

L'expression *nouus error* mérite qu'on s'y arrête. Certes, la passion supposée ressentie par Gallus est nouvelle, mais compte tenu de ce que nous avons appris à connaître de Properce, nous estimons que *nouus* signifie ici non point «nouveau», mais plutôt «extraordinaire», «anormal», sens corroboré, semble-t-il, par l'emploi d'*error*<sup>73</sup> qui, comme l'a bien vu Richardson<sup>74</sup>, signifie «straying from yours accustomed ways». Précisons, pour en terminer avec ce passage, que *quodcumque uoles au v. 36* s'oppose à *quid posset mea Cynthia* de 1,5, 31: le bon plaisir de Gallus —tel est le souhait de Properce— l'emportera sur le pouvoir de Cynthie.

Nous n'avons cependant pas encore atteint le fond des choses. Nous nous référons à nouveau à l'étrange remarque de Richardson<sup>75</sup>: «The incident from which it springs is suprising, and the movement of the poem from ebullience to melancholy and foreboding, though characteristic

<sup>72</sup> Cf. T.L.L., s. u. *amicus* (1908) 3-12.

<sup>73</sup> La traduction la meilleure est celle d'«égarement amoureux». C'est le sens que le mot a aussi pour caractériser la faute secrète d'Ovide (cf. R. Verdière, 'Quel fut l'error d'Ovide?', en *Commentationes Philologicae en honor del P. Julio Campos* (Salamanca 1977) pp. 541-47 [= *Helmantica* 28 (1977)]).

<sup>74</sup> Op. cit., p. 183.

<sup>75</sup> Op. cit., p. 173.

of P., is apt to seem enigmatic». Pourquoi ce «mauvais pressentiment»? Pressentiment d'être trompé? Nous sommes persuadés que Richardson a de nouveau touché de bien près la réalité. En effet, la seconde partie du poème stupéfie, que ce soit par l'apparente platitude littéraire, l'insupportable prêchi-prêcha, l'espèce de manuel de vertus (et fussent-elles inversées), l'index levé d'un professeur à sa chaire ou enfin même l'ombre d'un ressentiment paranoïaque à venir, comme si le précieux cadeau promis en 1, 10, 11-12 était en même temps une fiole à poison. Voilà le dernier élément mystérieux. Richardson suggère déjà la solution en rappelant la caractéristique de Properce qui le fait constamment passer «de l'effervescence à la mélancolie», car cette alternance, bien connue en psychiatrie, ne serait-ce pas la fameuse tendance maniaco-dépressive qui est souvent associée au narcissisme? La première partie du *carmen* illustre plus qu'à suffisance l'effervescence maniaque<sup>76</sup>.

Pour la seconde partie, nous rappellerons avec Don-gier<sup>77</sup> que, chez tous les narcissiques, il y a toujours revendication affective véhémement, même si elle reste déguisée et même si le sujet n'a rien de vindicatif. Leur masochisme se fait militant et ils vont même jusqu'à tenter de détruire l'image du partenaire. De toute évidence, dans le cas de Properce, celui-ci voudrait dire en substance: «Cher Gallus, il n'est pas douteux que, en matière d'amour, tu as encore énormément besoin de mon enseignement». On se déprend mal de l'idée que les vv. 15-30 sont sous-tendus par quelque ironie, comme s'il s'agissait de déclencher chez Gallus un sentiment d'infériorité et, à la limite, de culpabilité. Bref, dans son intégrité, le *carmen* 1, 10 illustre à sa façon que, chez le masochiste, la tendance sadique est présente. Les vv. 1-14 reflètent l'avilissement

76 On entend par manie «le syndrome mental caractérisé par une exaltation euphorique de l'humeur, une excitation psychique avec hyperactivité, insomnie, et., et parfois une agitation motrice plus ou moins accentuée (danse, gesticulation, etc.). Tous les degrés peuvent s'observer entre l'hypomanie et l'agitation et même la fureur maniaque», P. Sivadon en *Vocabulaire de psychologie*, s. u. «manie» par H. Pieron (PUF, Paris 1963). Pour bien comprendre Properce dans cet état, il n'est que de se l'imaginer «bacchant».

77 Op. cit., pp. 170-73.

et l'humilité de celui qui donne, tandis que les vv. 15-30 exsudent l'orgueil de celui qui croit savoir et sous-tend des reproches humiliants, voire «humiliateurs».

L'explication de l'alternance maniaco-dépressive, c'est, une fois de plus, à Freud que nous la devons, car c'est lui qui montra que, dans *la manie*, l'être souffrant vit dans la dépendance du «ça» et, dans la dépression, du «surmoi». Nous voulons à nouveau éclairer cette donnée obscure à l'endroit de Properce<sup>78</sup>. Celui-ci a obéi à son intérêt, à la pulsion de ses instincts, aux besoins de sa nature, tel l'amateur diabétique de sucreries qui succombe une fois de plus à la vue d'une pâtisserie particulièrement alléchante ou l'homosexuel moral qui, ayant pris toutes les résolutions pour ne plus suivre sa pente, appelle soudainement son éromène à la vue du téléphone. Jusqu'à le vaincre, Properce a harcelé Gallus pour obtenir «sa» nuit, précisément «parce que c'est comme ça»: le «Es» de Freud n'a pas d'autre signification. Cependant, une fois la satisfaction obtenue, la tension instinctive s'est relâchée, l'équilibre hormonal rétabli, l'état de besoin fortement réduit. L'intérêt devrait donc faire place à l'indifférence, laquelle serait réelle si, à ce moment le «surmoi»<sup>79</sup>, c'est-à-dire l'instance morale prise en son sens le plus large et qui existe en tout être humain, ne venait à reprendre ses droits de façon d'autant plus impérieuse qu'il fut mis hors de circuit tandis que l'instinct, le «ça», réalisait son désir. C'est le moment de se rappeler tout le génie de l'adage ecclésiastique: *Animal post coïtum triste*. Pourquoi cette tristesse? Parce que le «surmoi» punit le «moi» de s'être laissé aller et l'incite au remords.

On fera —cela va de soi— deux objections: 1.<sup>o</sup> Properce n'a aucune raison d'être triste puisque c'est Cynthie

78 Cette synthèse se réclame des études freudiennes suivantes: 'Trauer und Melancholie', en *Psychologie des Unbewussten* en Fischer, *Conditio Humana*, III, p. 193 ss.; 'Jenseits des Lustprinzips', *ibid.*, p. 213 ss.; 'Die Ichspaltung im Abwehrvorgang', *ibid.*, p. 389 ss.

79 Cf. P. Sivadon, *Vocabulaire de psychologie*, s. u. «surmoi» (D. Lagache): «Dans la structure ou topique de l'appareil psychique [le «surmoi» se définit comme le] groupe de motivations et d'actions formé par identification de l'enfant aux parents ou aux substituts de parents, en particulier au parent du même sexe, et dont l'action inconsciente incite le moi, pour éviter la culpabilité, à se défendre contre les pulsions instinctuelles (sexuelles ou agressives) émanant du «ça».

et Gallus qui ont agi et, si le phénomène de bascule décrit ci-dessus doit avoir joué, c'est eux qu'il concerne; 2.<sup>o</sup> la morale du poème n'est pas de la morale. Mais ces deux objections n'ont pour nous d'autre valeur que de mener sans ambages à la solution finale. Il faut en effet se garder de confondre «la morale de l'histoire» en tant que structure psychique avec le contenu qu'elle devrait avoir dans une humanité idéale. La structure morale est inhérente à la «psychè» humaine: un état sans «surmoi» n'existe pas. Son contenu, quant à lui, n'est pas nécessairement celui des plus hautes valeurs. Si le père ne cesse de rebattre les oreilles de son fils pour lui enjoindre: «Ne donne jamais le moindre sou», si la mère inculque sans trêve ni repos à sa fille: «N'épouse jamais un ouvrier», si Sardanapale ressasse à son rejeton: «Bois, mange, jouis: le reste n'est rien», alors le «surmoi» est corrompu parce qu'il n'est que celui d'une morale telle qu'elle ne devrait pas être.

Il faut bien admettre que, de quelque façon que ce soit, c'est le cas de Properce. Toutefois, cela n'enlève rien à notre certitude que «sa» morale — en tant qu'instance psychique — a fonctionné. D'où la leçon donnée à Gallus sous couleur de cadeau. Et, pour annihiler enfin la première objection, cette leçon-là ne saurait avoir été formulée de la sorte que pour la bonne raison que quelque chose s'est passé qui la rendit possible. Nous n'apporterons pas de preuve, et pour cause: nous n'étions pas présents lors de la fameuse nuit. Mais chacun sait que les voyeurs sont sexuellement excités par le spectacle érotique qui se déroule sous leurs yeux et que, dès lors, leur excitation doit aussi trouver son exutoire. Dongier écrit: «Le plaisir du voyeur s'achève souvent dans l'orgasme, mais son désir n'est jamais apaisé et il semble toujours rester sur sa faim»<sup>80</sup>. Cette formulation étant de caractère restrictif («souvent»), nous nous risquons à faire l'hypothèse que c'est à la satisfaction approximative qui s'ensuivit, puis au

80 Op. cit., p. 145. Par contre, S. Freud, *Trois essais...*, p. 58 estime que «dans les cas de voyeurisme, c'est l'organe visuel qui joue le rôle de zone érogène». Dans ce cas, Properce connaît la satisfaction sexuelle uniquement *en voyant*.

remords inconscient, que l'on doit la naissance, sinon la forme, de la leçon, un peu mesquine, de morale corrompue, qui constitue le thème de la seconde partie de ce poème, que nous avons défini comme «le symptôme-clé».

Pour terminer, nous allons reconstituer les tenants et les aboutissants de ce que, pour reprendre le titre d'un film célèbre, on pourrait appeler la «*Brève rencontre*» de Properce, Cynthie et Gallus.

Gallus est un bel adolescent qui, à l'image de ce qu'une jeune Anglaise disait à Chateaubriand: «Vous portez votre coeur en écharpe», met son point d'honneur à ne pas connaître de cruelles<sup>81</sup>. Il n'a de maître que ses sens. Il est lié avec Properce, peut-être par parenté, mais surtout par une affection qui ne s'est jamais démentie et où il entre, semble-t-il, quelque sensualité imprudemment ou volontairement —en dépit de notre ignorance à ce propos, il ne nous déplaît pas de faire sournoisement cette seconde hypothèse— Properce fait connaître Gallus à Cynthie, dont il est l'amant depuis peu.

Les *Propertiani* sont divisés à propos de la condition sociale de Cynthie. S'opposant à ceux qui voient en elle une courtisane, J. P. Boucher a présenté une défense tout en nuances, mais qui ne laisse pas moins l'impression que Cynthie s'est conduite parfois en demi-mondaine<sup>82</sup>. Comme l'étude du savant français figure dans la bibliographie de Richardson, nous sommes enclins à croire que ce dernier l'a lue, mais, s'il en est ainsi, force nous est de croire qu'aux yeux du savant américain l'argumentation de Boucher n'a été qu'un coup d'épée dans l'eau. De fait, les assertions de Richardson sont d'une verdeur et d'une crudité telles qu'on se défend mal de l'idée qu'à la lecture de son poète il en est arrivé à nourrir une sorte de haine à l'égard de Cynthie. Dès le début de son étude il n'hésite pas à déclarer brutalement que Cynthie est «une catin qui veut menacer de suivre un riche soupirant dans la glaciale Illyrie (1, 8) [...] une vindicative petite salope nichée dans la société du demi-monde de Rome (1,5) et une courtisane accoutumée à passer de splendides vacan-

81 Cf. I, 13, 5-6.

82 Op. cit., pp. 441-74.



ces au milieu des plaisirs et des tentations de Baies (1, 11) [...] <sup>83</sup>.

Sans épouser les vues, peut-être trop lénifiantes, de Boucher, nous estimons que rien dans 1, 8 ne permet d'affirmer que Cynthie *est* «a doxy», mais nous croyons résolument qu'elle se conduit comme telle. Ce *distinguo* est d'importance et semble s'imposer. Par ailleurs, quand on voit les élégiaques latins donner à leurs maîtresses les surnoms de Delia, Licymnia, Lesbia et Quintilia, il faudrait beaucoup pour nous persuader que le *cognomen* de la maîtresse de Properce, dont la qualification apollinienne est indéniable, ait pu être donné à une vulgaire *meretrix*. Cynthie est une femme plus âgée que le poète, très sensible aux arts d'agrément qu'elle pratique avec bonheur, si du moins nous pouvons en croire les propos laudateurs de Properce, très sensuelle, grande amatrice de chair fraîche comme certaines dames de la haute société qui ont accompli leur révolution sexuelle à la fin de la République, faisant fi des conventions, qui va tromper le poète délibérément et à maintes reprises, jalouse par foucade, bravache, un tantinet virago, d'un sadisme aussi aimable que fascinant. Aussitôt qu'il a eu fait sa connaissance, Gallus, à son accoutumée, prend feu et, sans désespérer, fait une cour aussi empressée qu'ardente à la nouvelle élue, laquelle semble ne pas rester insensible. Tous deux néanmoins paraissent éprouver des scrupules à sauter le pas —nous accordons la grande majorité de ceux-ci à Gallus—, mais ils cachent si mal leur déplaisir à ne point satisfaire leur plaisir que Properce s'en aperçoit. Fine mouche, Cynthie n'aurait-elle pas attiré son attention?

Une première réaction de jalousie pousse le poète dans le *carmen* 1, 5 à mettre Gallus en garde contre l'araignée qui le guette. Mais il faut croire que la passion continue à ravager le cœur de nos deux candidats aux égarements, bien que le poète, qui s'en vante, n'en ait pas dit un mot dans ses poèmes. Mais un étrange projet commence à naître

83 Op. cit., pp. 3-4: «a doxy willing to threaten to follow a rich suitor to wintry Illyria (1, 8) [...] a vindictive little trollop ensconced in the society of the demimonde of Rome (1, 5), and courtesan accustomed to spend her holydays grandly among the pleasures and temptations of Baiae (1, 11)...».

tre dans son esprit toujours marqué par sa perversion. En a-t-il parlé en termes couverts à Cynthie? Celle-ci, mise en éveil par son intuition sadique, a-t-elle deviné? Ce ne sont là qu'hypothèses que l'on ne peut formuler qu'avec prudence, mais que la psychiatrie nous autorise à faire. Quoi qu'il en soit, un jour, l'entreprise fut décidée. Par lui? par elle? Peu importe et admettons que Properce parla et que, rendue attentive par la perspective d'une volupté nouvelle, Cynthie accorda son *nihil obstat*. Il ne restait plus qu'à obtenir celui de Gallus.

Il semble qu'il y ait eu quelque résistance de sa part, mais la certitude d'enfin posséder Cynthie, qui joignit peut-être ses instances à celles du poète, finit par incliner l'adolescent à se prêter à la libéralité sollicitée. Et après tout, pour lui aussi, que de piment, que de beau défi dans la présence de Properce! La nuit se passa et il arriva alors quelque chose à quoi il est vraisemblable qu'aucun des trois acteurs ne s'attendit: Cynthie et Gallus découvrirent qu'ils se plaisaient réellement. Peut-être allèrent-ils pendant quelque temps cacher leur amour en dehors de Rome<sup>84</sup>.

Le *carmen* 13 laisse nettement entendre que c'est désormais Gallus qui règne en maître sur le coeur de Cynthie. Dépité, Properce ne dissimule pas à son ancien «ami» tous les désagréments qui, comme autant d'épées de Damoclès, sont suspendus au-dessus de sa tête. Ces sinistres avertissements se terminent d'une manière inattendue par le souhait que non seulement Gallus connaisse la félicité auprès de Cynthie, mais encore que celle-ci acquiesce à ses «quatre volontés». Juste retour des choses, l'ancien esclave de Cynthie souhaite qu'elle devienne celle de Gallus. Il y a là, chez notre poète, en raison de l'ambivalence masochisme-sadisme, un passage tout normal de l'un à l'autre. En dépit de ce souhait, Gallus disparut de la vie de Cynthie, mais non de celle de Properce, ainsi qu'on le verra plus loin. Son amour semble avoir eu la durée d'un feu de paille. A la vérité, lui et Cynthie n'étaient nullement faits pour s'entendre, sinon peut-être au lit, et encore...!

84 Ce n'est qu'une hypothèse bâtie sur *uia longa* (1, 12, 11).

Rien n'interdit de supposer que ce fléau des cœurs qu'était Gallus, lassé des foudres de son impérieuse maîtresse, se soit tourné vers les faciles conquêtes qu'il avait accoutumées en raison du naturel qui, chez lui, revenait toujours au galop...

Ce Gallus est-il celui dont il est question dans le *carmen* 1, 20? Nous le croyons à cause du v. 1, ainsi qu'on l'a vu plus haut, et malgré les doutes de Richardson, qui va même, en dépit de thème de ce *carmen*, jusqu'à faire preuve de scepticisme au sujet de la pédophilie de Gallus<sup>85</sup>. Un Gallus pédophile «pratiquant» n'est pas pour déplaire à notre thèse. Quant au Gallus des *carmina* 1, 21 et 22, nous ne voyons pas pourquoi il ne pourrait pas être également le nôtre. Peu importe qu'il ait été «un proche» du poète ainsi que Properce nous l'apprend lui-même. L'un n'empêche pas l'autre: il peut avoir été son *propinquus* comme son *amicus*. Si nous adoptons l'opinion de Richardson<sup>86</sup>, qui va d'ailleurs à l'encontre de celle de nombreux critiques, il faudrait admettre par voie de conséquence que le *Monobiblos* mentionne trois ou quatre Gallus. Nous préférons croire qu'un auteur désire être compris de ses lecteurs. Pourquoi, dans ces conditions, Properce leur aurait-il présenté plusieurs Gallus qui n'eussent pu que prêter à confusion?

Si notre analyse psychanalytique du *carmen* 1, 10 est correcte et que, partant, il s'agisse manifestement d'un cas de voyeurisme, le lecteur non prévenu peut s'étonner qu'aucun autre poème de Properce n'offre une situation semblable. Outre que Properce n'est pas Sade, Freud a

85 Op. cit., p. 201: «Whether Gallus was involved in a pederastic affair may also be doubted since P. is at pains to keep the name of the beloved out of his poem and allows for ambiguity throughout». Cette discrétion de Properce à l'égard du nom de l'éromène, qui n'a d'égale que celle qu'il témoigne à l'égard du nom de la «maîtresse» de Gallus au cours de la fameuse nuit, ne nous paraît pas suffisante pour douter des goûts pédérastiques de Gallus. Comme Catulle, comme Horace, comme Virgile, comme Tibulle, Gallus fut bisexuel: il n'y a pas à chercher plus loin.

86 Op. cit., p. 207: «Many critics would like to see Gallus as a relation of P. mentioned in 1, 22 as having died in Perusius War, but that is unlikely, nor can he very well be friend of 1, 5, 10, 13 and 20, since that Gallus is evidently the poet's contemporary and this man would be several years his senior». Nous admettons volontiers que «Gallus est évidemment le contemporain du poète», mais nous estimons qu'il n'y a rien dans le poème qui permette d'affirmer que «cet homme [celui du *carmen* 1, 23] serait de quelques années son aîné».

prévu cette éventualité: «Là où les circonstances sont favorables, il pourra arriver qu'un être normal pendant tout un temps substitue telle ou telle perversion au but sexuel normal ou lui fasse place à côté de celui-ci. On peut dire que, chez aucun individu normal, ne manque un élément qu'on peut désigner comme pervers s'ajoutant au but sexuel normal; et ce fait seul devrait suffire à nous montrer combien il est peu justifié d'attacher au terme «perversion» un caractère de blâme»<sup>87</sup>.

Il est notoire que Cynthia a trompé Properce plus qu'à suffisance. Pourtant, dans un très beau poème écrit après la mort de celle-ci, le poète place dans la bouche de son fantôme les vers suivants (4, 7, 51-53):

*Iuro ego Fatorum nulli reuolubile carmen  
tergeminusque canis sic mihi molle sonet,  
me seruasse fidem...*

Ainsi donc Cynthia jure: «j'ai observé la fidélité». Chose curieuse, on chercherait en vain un commentaire de *me seruasse fidem* dans les éditions de Paganelli, Butler-Barber, Fideli<sup>88</sup> et de Richardson. J. P. Boucher a consacré à ces mots, où semblent éclater une fière assurance (*ego... me*), une page émouvante que nous nous faisons un devoir de citer en dépit de sa longueur: «Quand on songe aux incessantes infidélités dont Properce a fait état, on ne peut s'empêcher de s'étonner d'une affirmation aussi osée. Deux séries de considérations peuvent en rendre compte: Properce et Cynthia sont séparés par la mort et peut-être l'ont-ils été déjà longtemps auparavant, leur liaison est au stade du souvenir et Properce, à la différence de la rupture où il s'est montré insultant, ne peut qu'idéaliser la passion qui a été l'événement capital de sa vie et de son inspiration; il veut rendre parfaite l'image de leur couple et il y a là en même temps la délicatesse de l'homme pour une femme longtemps aimée et une volonté de perfection humaine, de réussite morale.

Mais en second lieu, plus qu'un pieux mensonge ou

87 Cf. S. Freud, *Trois essais...*, p. 47.

88 *Properzio, Elegie, Libro IV* (Bari 1965).

un généreux pardon, il y a la conscience que les accidents de la vie ont peu d'importance à l'égard du lien qui a uni les deux amants: aussi Properce se représente-t-il en situation d'accusé (en raison de la rupture de III, 25), et c'est Cynthie qui incarne la *fides* au paradis mythique des belles qui ont vécu dans la fidélité. On voit en quels termes se pose ici le problème «poésie et vérité»: à une vérité du détail qu'un historien moderne dirait «événementielle», s'oppose une autre vérité plus large, plus humaine que présente la poésie. L'alliance de moeurs libres et de la recherche d'un idéal élevé se rencontre chez d'autres que Properce: elle est liée à la situation morale et politique d'une époque révolutionnaire»<sup>89</sup>.

Il serait impossible de ne pas reconnaître tout le subtil, tout l'ingénieux d'un pareil système de défense: Properce et Cynthie semblent en sortir grandis, sublimés. Néanmoins nous ne l'acceptons pas: pour quelle raison précise le poète aurait-il volontairement assumé un rôle pseudo-chevaleresque? Nous sommes tout au contraire persuadés qu'en suscitant le fantôme d'une Cynthie clamant sa fidélité le poète est resté conséquent avec lui-même, c'est-à-dire qu'il a obéi aux impératifs de ce que son psychisme a de trouble.

N'oublions pas que Cynthie est apparue à Properce en rêve et que, depuis «*Die Traumdeutung*» de Freud, la tâche de l'analyste consistait à rechercher sous «le contenu manifeste» du rêve, cet agglomérat d'images absurdes ou insignifiantes, «le contenu latent», celui dont seule comptait la signification cachée et réelle. Disons en bref que, pour Freud, le rêve est accomplissement de désir. De même que l'étudiant qui a échoué à l'examen écarte la réalité douloureuse en rêvant qu'il a victorieusement passé l'épreuve, de même Properce est visité par un rêve qui lui permet de «métaboliser» la réalité contraire de façon telle qu'elle satisfait son désir profond: ne pas savoir qu'il a été trompé.

Au terme de cette longue enquête, nous désirons appeler l'attention sur un autre passage de Properce qui, à

89 Op. cit., pp. 95-96.

notre connaissance, ne semble pas avoir frappé jusqu'ici les savants commentateurs dans ses rapports avec 1, 10, à savoir 2, 15, 1-12:

*O me felicem, o nox mihi candida! et o tu  
lectule deliciis facte beate meis!  
Quam multa adposita narramus uerba lucerna  
quantaque sublato lumine rixa fuit!  
Nam modo nudatis mecum est luctata papillis,  
interdum tunica duxit operta moram.  
Illa meos somno lassos patefecit ocellos  
ore suo et dixit: «Sicine, lente, iaces?»  
Quam uario amplexu mutamus bracchia! quantum  
oscula sunt labris nostra morata tuis!  
Non iuuat in caeco Venerem corrumpere motu:  
si nescis, oculi sunt in amore duces.*

La situation est la même puisqu'il s'agit d'une nuit d'amour, mais, cette fois, vécue seulement par le poète et sa maîtresse. Il y a encore d'autres points de corrélation avec 1, 10. Aux 3 o du v. 1 de 2, 15 correspondent les 3 o des vv. 1, 3 et 4 de 1,10. Dans les deux poèmes la scène se déroule la nuit et dans les deux poèmes le poète chante son plaisir, encore que ce qui le provoque soit différent. Dans les deux poèmes aussi le sommeil ferme les yeux de Properce. Puisque la nuit évoquée ici est postérieure à celle de *Monobiblos*, il faut croire que le souvenir laissé par cette dernière taraudait l'âme du poète à telles enseignes qu'elle le contraignait, pour sa joie, à tenter d'en ressusciter les éléments qui continuaient à conserver une séduction particulière. En un certain sens, ici, aux yeux du poète, *bis repetita placent...*

On rapporte que Tchekov, qui avait raconté une histoire de voleurs de chevaux, la termina ainsi: «Je ne dis pas que c'est mal de voler des chevaux, ce n'est pas mon affaire, c'est celle du juge». Nous préférons l'attitude de Kraft-Ebbing<sup>90</sup>: «il est à désirer que, dans tous les cas judiciaires, on fasse procéder à une enquête par des experts, et cela d'autant plus que le cas lui-même, par sa

90 Op. cit., pp. 279-80.

lascivité, aura sur les juges une action très répulsive, de quoi il pourra très facilement résulter un jugement injuste. [...] Une irresponsabilité ne résulte nullement, d'emblée, de la perversion sexuelle, mais on devra admettre que, même si cette irresponsabilité n'existe pas, le pervers doit être jugé avec plus d'indulgence que le débauché». Cette opinion date de 1869...!

Grâces soient rendues à Kraft-Ebbing comme à Freud puisque c'est par la sagacité, l'intelligence et la profondeur de leurs analyses, sans exclure leur amour de l'être humain, qu'il nous a été possible de rendre justice à l'irresponsable créateur. Nous l'avons relu avec, parfois, une pitié qui l'eût sans doute étonné.

Properce le pervers a vécu l'immortel parce qu'il a vécu l'inconscient. Il a deux mille ans, mais il vit encore, car, comme l'a dit Freud que nous citons une dernière fois, «l'inconscient ne connaît ni la vieillesse, ni la mort». Ayant dit en créateur le seul élément durable de l'humanité, Properce est beau —rien de plus.

Malgré la défiance des critiques au regard du sentiment, nous terminerons en présentant une nouvelle traduction du *carmen* 1, 10; de toute évidence, celle-ci n'est, comme toute traduction, qu'une trahison; mais elle se veut uniquement trahison de la forme, puisqu'il ne peut en être autrement, sans être pour autant trahison du fond.

#### TRADUCTION DU CARMEN 1, 10

«O l'aimable détente quand moi, témoin de votre amour dès son début, je me suis trouvé là, complice de vos larmes. O l'aimable volupté pour moi que le souvenir de cette nuit qu'il me fallut ô combien de fois appeler de mes vœux, quand je te vis, Gallus, te pâmant sous l'étreinte de ta maîtresse et étirer des mots entrecoupés de longs silences...

Encore que le sommeil pressât mes paupières qui tombaient et que, rougeoyante au firmament, la lune se trouvât au milieu de sa course, je fus néanmoins incapable de

me tenir à l'écart de vos ébats, si grand était le transport qui animait l'alternance de vos mouvements voluptueux.

Mais puisque tu n'as pas craint de nous accorder une concession, reçois en retour la récompense de la félicité dont tu m'as laissé le soin. Je ne me suis pas contenté d'avoir appris à garder par devers moi vos douleurs: il y a en moi, ami, quelque chose qui a plus de valeur que ma discrétion. Je possède le pouvoir de réunir à nouveau des amants séparés, je possède le pouvoir d'ouvrir la porte d'une maîtresse qui tarde à le faire, je possède le pouvoir de guérir autrui d'une passion récente, et la médecine de mes paroles n'est pas sans effet.

Cynthia fut mon institutrice: elle m'a dit ce que, à toute occasion, il fallait demander et ce qu'il fallait éviter [de demander]: Amour y est pour quelque chose.

Gare à toi! ne va pas chercher à combattre la bouderie de ta maîtresse, évite les propos hautains et les silences prolongés. Si elle t'adresse une demande, ne lui dis pas: «Non!» d'un air renfrogné et que ses mots de gentillesse ne tombent pas pour rien. Elle vient fâchée quand on fait fi d'elle; blessée, elle oublie de laisser s'évanouir des menaces fondées. Par contre, plus tu es humble et soumis à l'amour, plus tu jouis, à maintes occasions, des bons effets [de cette attitude]. Pourra rester dans la félicité en compagnie d'une unique maîtresse celui qui n'aura jamais la liberté d'un coeur inoccupé».

JOSEPH-RAOUL VERDIÈRE  
Universidad de Bruxelles